

DÉTECTIVE

L'auberge rouge



Étrange corbillard, cette carriole où l'on charge les cercueils des deux victimes assassinées dans une auberge du Puy-de-Dôme.

(Lire, page 7, l'enquête dramatique de notre correspondant Pierre Argillet.)

AU SOMMAIRE } Le secret du bagnard, par Marius Larique. — Usines du Malheur, la vie et la mort d'une fille perdue, par le docteur Henri Drouin. —
DE CE NUMÉRO } Fatale rencontre, par M. Lecoq. — Au rendez-vous des « Veuves », par N. Tassin. — La vie secrète du bourreau, par un témoin.

Chèques de jeu

On ne peut qu'approuver la décision de haute moralité que vient de rendre la Cour de Douai : elle avait à juger un officier de marine dont le passé exceptionnellement éclatant ne pouvait faire croire qu'il aurait un jour à comparaître en correctionnelle, et qui avait émis un chèque sans provision de 150.000 francs, dans un casino.

La Cour de Douai, tout en déclarant coupable l'officier et en lui infligeant une peine d'emprisonnement élevée, mais tempérée par la loi de sursis, refusa d'accorder à l'administration du casino, qui s'était portée partie civile, et le remboursement du chèque, et les dommages-intérêts que celle-ci réclamait.

Quand on suit assidûment les audiences, on est frappé de la multiplicité de ces cas douloureux ; la période si dure que nous traversons actuellement, les conditions d'existence si cruelles pour tant de gens, le chômage, la misère, peuvent renforcer dans l'esprit de beaucoup une tendance qui n'est que trop naturelle au jeu, et les inciter à trouver dans la chance du sort des ressources dont ils manquent.

C'est justement aux époques de crise économique que l'on recourt plus violemment à des moyens désespérés, et c'est aussi parce que le mal est grave, le danger plus largement répandu, que tous ceux qui s'intéressent au bien social doivent porter leur attention sur ces problèmes émouvants.

L'habitude est maintenant constante, dans les cercles et tripots de toutes catégories, de remettre aux joueurs décaqués, pour les inciter à poursuivre le jeu, des chèques dont on sait à l'évidence qu'ils sont sans provision.

Ainsi, ces établissements se créent à eux-mêmes une arme qui est un véritable chantage.

Traqué, menacé d'être traduit en correctionnelle, le joueur fait l'impossible pour acquitter sa dette, recourant quelquefois aux bons offices d'usuriers qui l'enfoncent un peu plus ; mais, parfois aussi, il ne peut trouver les concours indispensables, et l'affaire, comme on dit, suit son cours.

A Paris, les chèques impayés doivent, dans les 48 heures, être déposés au commissariat de police.

Le Parquet, appliquant et interprétant la loi sur le chèque sans provision d'une manière très stricte, a voulu donner au chèque sa véritable valeur et le considérer comme un billet de banque, ce qu'il est réellement.

Que l'on ait renforcé contre les émetteurs malhonnêtes qui prennent littéralement figure d'escrocs, les mesures de répression, que l'on ait aggravé, par une loi récente, les pénalités en la matière, nous y souscrivons volontiers ; mais que l'on fasse suivre le même sort à des joueurs éperdus, à des malheureux qui, entraînés par leur propre passion et entraînés surtout par la complicité qu'ils trouvent à l'intérieur même du tripot, chez ceux-là mêmes qui leur font signer des chèques sans provision, voilà une assimilation que nous n'admettons pas, et contre laquelle le bon sens, l'équité élémentaire protestent.

Il y a cinq ans, environ, une jurisprudence nouvelle extrêmement juste a été instaurée par le Parquet de la Seine et suivie par les parquets de province.

Alors qu'auparavant était seul poursuivi celui qui avait tiré le chèque, le Parquet a décidé de faire asseoir sur le même banc et celui qui avait signé le chèque, et celui qui en avait exigé la remise.

Il y eut, en effet, quelques belles années pour les usuriers et maîtres chanteurs de tout acabit : le chèque était l'instrument idéal pour leurs petites opérations malhonnêtes. Les cercles qui font signer aux joueurs participant de ce genre d'activité que le législateur devrait impitoyablement réprimer, et c'était bien l'avis du président de la 16^e chambre du Tribunal correctionnel de la Seine l'autre jour, lorsque, ayant à juger un malheureux joueur, il ne put s'empêcher, en voyant à la barre le directeur du cercle, de regretter tout haut que celui-ci ne fût également poursuivi.

Il y a des mesures d'assainissement nécessaires.

DANS les salles de rédaction il arrive, à intervalles réguliers, qu'un soir une place reste vide. Quelqu'un est mort. Un camarade rédige quelques lignes de nécrologie et la vie passe.

Qu'on m'excuse d'être plus ému. Notre maison est jeune encore et c'est le premier d'entre nous qui disparaît. Edouard Séné, rédacteur en chef de *Détective*, est mort.

D'une vieille famille de Nantes, il était Breton autant qu'il se peut. Il avait le caractère trapu comme ses épaules et il aura montré, contre le mal qui le minait depuis des mois, un entêtement terrible et magnifique.

Venu très jeune à Paris, il s'était jeté dans la bataille syndicaliste à une époque où on y récoltait plus de horions et de mois de prison politique que d'honneur et d'argent.

On le vit dans les bataillons d'assaut de la vieille *Guerre Sociale*, puis secrétaire de rédaction de la *Bataille syndicaliste*. Régulièrement, chaque mois, l'imprimerie était envahie par des bandes d'adversaires politiques qui essayaient de détruire les « formes ».

A vouloir défendre ses pages, Séné se vit une ou deux fois assommé à coups de marteau. Le lendemain, la tête bandée, il reprenait sa place. Maintenant, il parlait de tout cela avec un sourire un peu désabusé, mais comme du « bon temps ».

Il sympathisait avec les anarchistes. Il fut ainsi jugé avec ses camarades et ils eurent à ce moment-là pour défenseur un avocat qui est devenu un de nos chefs d'Etat, Pierre Laval. Il

n'avait même pas gardé un mauvais souvenir des mois qu'il passa au quartier politique de la Santé. Il se souvenait seulement qu'il avait alors la foi, la jeunesse, la santé.

Le temps passa, la guerre. Assagi, ayant mesuré la vanité de certains de ses premiers enthousiasmes, il s'était retiré des luttes extrémistes. Il fut à la fondation

formation, étranger à toutes les luttes politiques, il retrouvait un équilibre salutaire. Il avait à peu près quarante ans ; il était le plus vieux d'entre nous et, pourtant, combien de fois il nous dépassa pour la fougue et la jeunesse ! Dans nos premiers bureaux étroits de la rue Madame, il passait, inlassable, ses journées et souvent ses nuits. Il avait définitivement arc-bouté et scellé cette équipe du début qui travaillait avec une confiance et une gaieté qu'aucun de nous n'oubliera.

N'est-ce pas, Lari-que, Danjou, Montarron, Lagarrigue, Bringuier ? *Détective* a grandi. Nous sommes plus nombreux. La première équipe est toujours là. Il s'en va.

A la fin de l'été, il avait été de nouveau malade. C'est à ce moment qu'un accident d'automobile m'avait immobilisé pour de longs mois. Il avait abrégé sa convalescence ; il était revenu pour que le journal ne soit pas privé à la fois de son directeur et de son rédacteur en chef. Il y a deux mois, il était terrassé définitivement. Son cas étonnait même la science médicale ; les médecins, stupé-

faits, disaient depuis longtemps qu'il bénéficiait d'une sorte de sursis. Le miracle ne venait que de son énergie invraisemblable.

Il y a une semaine encore, il pensait à son rétablissement et à la date de son retour parmi nous. Pas un moment il n'a faibli.

Détective perd un de ceux qui ont le mieux travaillé pour lui ; je perds un collaborateur sûr ; nous perdons tous un ami que nous ne pourrions pas oublier.

GEORGES KESSEL.



Lady Owen fonctionnaire

A la prison de femmes de Hagenau, le poste de secrétaire d'administration est toujours occupé par des détenues de marque.

Il y a 3 mois, c'était encore Jane Weiler, la belle de nuit, qui assumait ces délicates fonctions.

Lorsqu'elle fut libérée prématurément en octobre dernier, c'est Lady Owen qui fut appelée à la remplacer.

Est-ce le premier pas vers une grâce prochaine ?

Les autres prisonnières la regretteront sûrement, car Lady Owen, aussi bonne que belle, a su se faire aimer de toutes ses co-détenues.

L'incident Dunikowski

Le Palais a été très agité, la semaine dernière, par les incidents qui ont marqué l'instruction de l'affaire Dunikowski. Cédant à la demande des experts, le juge M. Ordonneau, qui passait jusqu'à ce jour pour un magistrat d'une parfaite courtoisie et qui avait avec le barreau les meilleurs rapports, s'est avisé brusquement d'interdire aux défenseurs de l'ingénieur polonais d'assister aux fameuses expériences du « chercheur d'or », qui devaient avoir lieu à l'Ecole Centrale.

Avec un défenseur comme M^e Henry Torrès, le juge était mal tombé ! Cette décision soudaine, ahurissante, inadmissible — la défense pouvant avoir à intervenir utilement en faveur de son client, au cours des expériences mêmes — provoqua le bruit que l'on sait.

Le Conseil de l'Ordre, saisi de l'incident, éleva une protestation unanime.

Et l'on faisait remarquer au Palais qu'un autre juge d'instruction, M. Peyre, chargé il y a trois ans, du dossier de l'inventeur du sucre synthétique — condamné pour escroquerie — n'avait jamais manqué de convoquer l'avocat de l'inculpé, M^e Rapoport, et celui de la partie civile, M^e Maurice Garçon, aux expériences que pratiquèrent les experts... à la Morgue.

Car la Morgue fut le local choisi pour effectuer les démonstrations de la synthèse du sucre !

Transition

Les sévères consignes de M. Donat-Guigue, procureur général de la Cour de Paris, paraissent depuis quelque temps un peu atténuées : alors que, pendant trois ans et demi, il fut impossible à quiconque n'était ni magistrat, ni avocat, ni témoin de pénétrer dans la salle des Assises, on peut remarquer maintenant la présence de proches parents des magistrats ou des défenseurs.

C'est probablement une transition — encore très modérée — entre l'ancien régime et une réglementation nouvelle.

La protestation énergique que fit entendre dans la presse la grande voix du bâtonnier Henri-Robert n'est sans doute pas étrangère à cette réforme et le temps n'est plus éloigné où les portes de la Cour d'Assises s'ouvrirent, sans qu'on tolère pour cela les scènes scandaleuses du procès Mestorino, qui provoquèrent les consignes impitoyables du procureur général.

Un chien voleur

Dans la petite ville américaine de Richeland, on a longtemps recherché un voleur mystérieux dont la spécialité était de dérober les bouteilles aux portes des ménagères.

On réussit enfin à démasquer le malfaiteur... C'était... un chien qui fut pris en flagrant délit au moment où il décrochait une bouteille de lait. Quand on le poursuivit, il laissa choir la bouteille et disparut sans qu'on pût le rejoindre.

Publicité de "Détective"

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

VOILA l'hebdomadaire du reportage présente **LA PLUS GRANDE ENQUÊTE**

sur **L'ALLEMAGNE EN 1932** par Pierre SCIZE

■ ■ ■

Dans le même numéro : **L'AMOUR A MEXICO** par Claude BLANCHARD

LA GUERRE DE DEMAIN par Louis LATZARUS

ET SON **LONDRES 1932** par F. FELS

QUI EST HITLER? CONCOURS HEBDOMADAIRE

DÉTECTIVE ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71 DIRECTEUR : GEORGES KESSEL

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTÉ CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65,»	35,»
ÉTRANGER (TARIF A).....	85,»	45,»
ÉTRANGER (TARIF B).....	100,»	55,»

DÉTECTIVE

Le 20 janvier 1928 — il y a tout juste quatre ans — une vieille femme qui passait le long d'un terrain vague, à Saint-Denis, vit une tête humaine posée là, derrière la maigre haie, sur un tas de vieux chiffons et de papiers. Je me souviens de ce terrain vague des Bas-Près : des morceaux d'étoffe s'accrochaient aux branches dépouillées de la haie, drapeaux sordides ; à des piquets de bois, étaient fichées des pancartes sur lesquelles, sans souci d'orthographe ni de calligraphie, une main malhabile avait tracé ces mots, à l'encre noire : « Il y a des piaiges à loup ». L'horreur de cette tête morte, aux yeux grands ouverts, la crainte aussi d'être prise dans un de ces pièges arrêtaient l'euroisité de la vieille femme sur le chemin qui bordait les Bas-Près et ne tardèrent par à précipiter sa fuite vers le commissariat.

Ce fut l'enquête, d'abord menée par le commissaire de Saint-Denis, M. Cauquelin, puis par l'inspecteur principal Béthuel, de la police judiciaire. Près de la tête, furent découverts d'autres restes macabres : deux jambes, sec-

Ils ont l'air d'être pris tout entier par les affaires d'actualité, mais il peut arriver quelque jour qu'on voie dans les bureaux du 36, quai des Orfèvres, une extraordinaire animation ; des coups de téléphone mystérieux s'échangent ; des photos sortent des portefeuilles ; on remarque, stupéfait, les allées et venues d'hommes étranges que rien n'apparente à la police. Si ! quelque chose : l'indication...

A ces heures-là, l'indication donne à plein : une affaire vient de rebondir. Parfois, cela cesse de nouveau, très vite, sans même que la presse en ait su quelque chose ; d'autres fois, c'est à l'arrestation d'un homme dont le crime remonte à des mois, à des années, qu'aboutit tout ce remue-ménage insolite.

L'affaire de la pauvre Gaby ne fut jamais classée. Mais la police était loin d'espérer qu'une lumière lui viendrait, un jour, de Bauer, un de ces ennemis les plus rageurs et les plus dangereux.

C'est pourtant de sa geôle, de la Conciergerie, que Bauer, condamné aux travaux for-



Gabrielle Le Querrec avait 26 ans et elle vivait alors avec un souteneur de 19 ans (ci-dessus, à droite) : Robert Hert.

ments de comptes. C'est en somme un preux qui ne se bat qu'avec ses frères. Oui ! mais c'est un preux dangereux pour la société et qui rappelle assez exactement le cordonnier Liaubeuf, le farouche anarchiste de la rue Aubry-le-Boucher.

Anarchiste, avec tout ce que ce mot comporte de lectures mal digérées, d'instincts déviés, avec aussi litigieux aisément faite de préjugés et d'enseignements gênants pour les paresseux, pour les impuissants, pour les pervers, Bauer l'est, mais il est surtout un prédestiné.

Cet homme était voué au bagne. J'ai tenu quelques-unes de ses lettres entre mes doigts. J'y ai reconnu le style revendicateur de dizaines, de centaines de lettres de bagnards que je lisais voici quelques semaines sur la terre rouge de Guyane. Bauer ne dit jamais : l'Avocat général ; il dit « l'Homme Rouge » ou « le Vautour ». J'y ai reconnu — mais avec une si parfaite similitude que cela me fit sursauter — l'écriture d'Isidore Hespel, dit le Chacal, qui fut, pendant dix ans, bourreau du bagne avant d'être guillotiné à son tour pour assassinat d'un porte-clés.

Bauer, au bagne, revendiquera sans cesse. Dans la case, il ne tardera pas à être un fort-à-bras, mais il tombera, là-bas, sur des « bat d'af » bien trempés, avec qui la lutte sera dure. Il a trente-sept ans. Le soleil de la Guyane et le régime du bagne viendront vite à bout de son extraordinaire combativité et il est bien possible qu'il ne puisse « faire la loi » dans la case. Redoute-t-il cette éventualité et cherche-t-il — bien plutôt qu'une vengeance — à retarder l'heure où il devra s'embarquer, à Saint-Martin-de-Ré, sur le *La Martinière* ? Les révélations qu'il prépare dans sa cellule, et qu'il doit prochainement livrer au procureur général, lui laisseraient des mois, des années peut-être de répit. Il n'est pas douteux que Bauer, depuis 20 ans, a vécu tant de scènes tragiques qu'il faudrait du temps à la justice pour tout contrôler, pour tout confronter. De plus, il aurait ainsi la satisfaction vaniteuse de jouer un bon tour à ses ennemis, les inspecteurs de police de qui il dit à son jeune et remarquable avocat, M^e Dutheillet de Lamothe : « Les policiers, ils trouvent ce qu'on leur apporte... »

Marius LARIQUE.

Un cadavre horriblement dépecé avait été découvert dans un terrain vague des Bas-Près, sur la zone de Saint-Denis.

LE SECRET DU BAGNARD

cés à perpétuité pour le double meurtre des frères Chapuis, vient de clamer :

— J'ai des révélations sensationnelles à faire sur l'affaire Gaby Le Querrec, dont je connais les assassins, et sur beaucoup d'autres. Je ne suis pas encore au bagne, il s'en faut.

■ ■ ■

Bauer n'a que 37 ans. Depuis vingt ans, il est en rébellion armée contre la société, c'est un ennemi des lois, un ennemi féroce. Les plaies, sur son corps, attestent éloquentement que cet homme farouche a passé toutes ses années d'adulte à se battre. Il n'a pas souvent l'outil à la main, mais presque toujours le revolver ou le couteau. Le couteau surtout. C'est son arme préférée. Par là, se note tout de suite le côté anachronique du personnage. Il n'est semblable, par aucun point, aux gangsters d'à présent ni aux simples hors-la-loi — au demeurant parfois dangereux — qui peuplent les nuits et les bars de Montmartre : pourvoyeurs de chair et de drogues, actionnaires de lupanars ou de cercles clandestins, commanditaires de « boîtes » ou ayant, pour corser utilement les revenus de femmes en maisons ou sur le trottoir, des intérêts chez les book-makers. Ceux-ci sont des hommes d'affaires, d'affaires spéciales, soit, mais dans lesquelles il est facile de ne pas « se mouiller ».

Hors-la-loi que Bringuier a fait vivre magnifiquement, d'une vie intense et vraie, de leur vie de chaque jour, avec ses mille combinaisons habiles et parfois si ténues et tellement enchevêtrées que la police n'y voit que du feu ; qu'en tout cas, la justice n'y peut rien ; combinaisons mathématiques décollant toutes de ces trois axiomes des hors-la-loi : 1° il existe deux sortes de « gonces » : nous et les « cavés » ; 2° l'argent et l'influence des « cavés » sont toujours bons à prendre ; 3° soyons réguliers entre hors-la-loi, mais que cesse la « régularité » dès qu'un « cavé » entre dans le jeu. Axiomes ? Plus même : morale et dogme.

Bauer n'est pas un imbécile ; il était de taille à comprendre ces choses, à en faire sa Loi. Et comme il est grand, mince, athlétique, bien musclé, il eût pu, comme un autre, porter de beaux complets et faire de bonnes affaires sans se « mouiller ». Il lui aurait suffi de faire raser ses moustaches, de se faire habiller sur mesure chez un tailleur et de remplacer son Laguiolle à cran d'arrêt par un coquet browning.

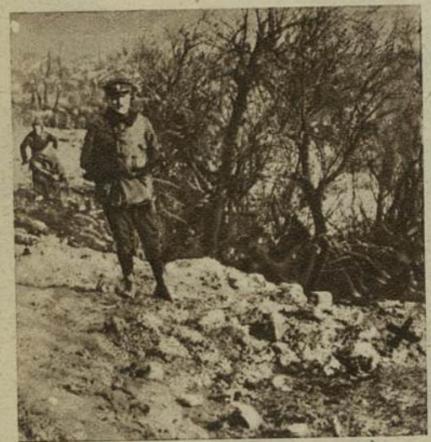
Mais Bauer est d'un autre tempérament. Il

lui faut la bataille et à « la loyale ». Il n'aurait pas eu la patience de guetter durant des heures, à la porte d'un établissement de nuit, la sortie d'un rival, ni la lâcheté de sortir un jouet gros comme deux doigts, un jouet qui porte la mort à vingt pas, sans aucun risque pour qui s'en sert. C'est à coups de « lame » qu'il s'est toujours battu, sauvagement, dangereusement.

C'est à coups de « lame » qu'il s'est battu pendant deux années de guerre, dans les chasses à pied où il servait ; c'est à coups de « lame », étant permissionnaire, qu'il frappa deux civils, à Paris, sans provocation, simplement pour laisser croire qu'il était fou, ce à quoi il réussit d'ailleurs. C'est à coups de « lame » que le 8 mai 1919 il tue Larvaux, dit l'Arsouille, et qu'il blesse Bourdon, dit La Gue-non. C'est à coups de « lame » qu'il blesse Emile Boequet et sans doute beaucoup d'autres qui n'en ont rien dit à la police, car, entre « hommes », on règle soi-même ses affaires.

Vingt années de sa vie ne sont qu'une suite de combats. Il donne des coups et en reçoit. Il n'est pas vingt centimètres de son corps qui ne portent la marque d'une cicatrice : balle de revolver ou coup de couteau. Aussi, lorsque l'éminent praticien, le docteur Paul, disait aux jurés : « Il est possible que Bauer se soit fait lui-même la blessure qu'il porte au front pour laisser croire que le coup lui venait des Chapuis », je vis l'assassin hausser les épaules. Il pensait sans doute à répondre : « Je n'avais pas besoin de me blesser ; j'ai sur le corps plus de deux cents autres cicatrices ».

Voici quelques siècles, Bauer eût été tout autre chose que ce qu'il est. Peut-être eût-il été quelque réître, violeur de filles, et la dague toujours au poing. Dans les bandes de Wallenstein, il eût été de ceux qui assassinent celui qui tint en respect, longtemps, le grand Gustave-Adolphe. En 1930, c'est une bête féroce. Lui-même comprenait que Paris était trop lumineux pour lui, trop policé. Il s'était réfugié dans Saint-Denis où le guet est moins bien outillé, où les becs électriques sont moins ardents et où il reste des « souteneurs » dangereux, plus révoltés que paresseux, avec qui se peuvent échanger de rudes coups. En vingt années, qui ne sont qu'une suite de forfaits, Bauer a commis un seul vol qualifié et une agression, pendant la guerre, contre deux civils inoffensifs. Toutes ses autres « affaires » sont des règle-



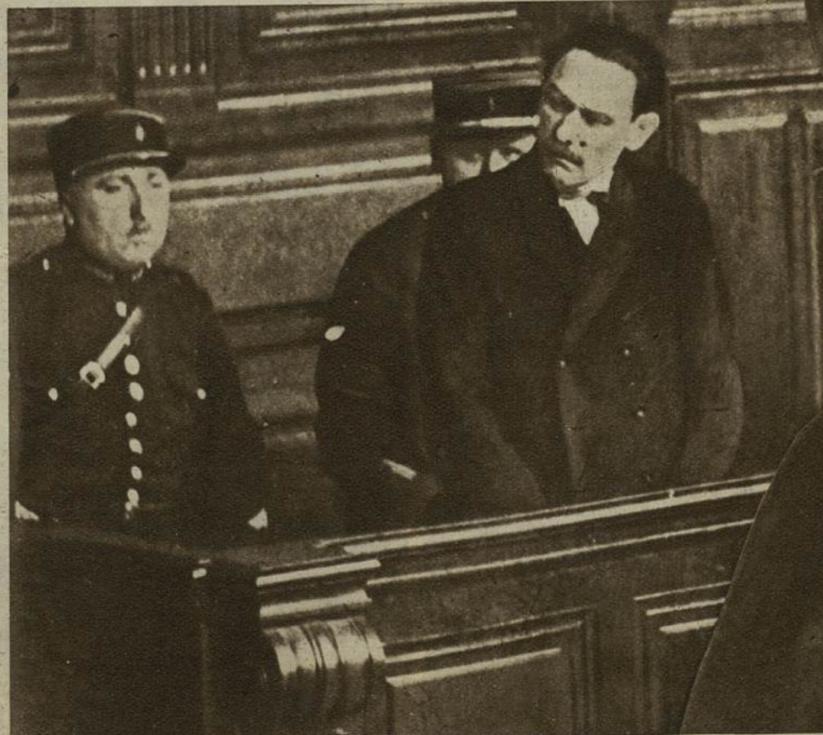
Les enquêteurs et la foule devant domicile des frères Chapuis.

tionnées très haut et que gagnaient de longs bas de soie noire ; deux jambes dont les pieds étaient encore chaussés de fins souliers ; un bras ; un peu plus loin, le tronc et l'autre bras furent retrouvés. On identifia rapidement la victime : c'était une fille, récemment sortie d'une maison close de Roubaix et qui avait repris à Saint-Denis le pauvre commerce de sa beauté encore certaine. Elle s'appelait Gabrielle Le Querrec ; elle avait 26 ans ; elle vivait avec Robert Hert, Hert, bien qu'il n'eût que 19 ans, se montrait déjà un dur souteneur ; il ne ménageait pas les menaces, ni les coups. La police crut donc qu'il était l'assassin ; il fut arrêté. Mais, si de lourdes présomptions pesèrent un moment sur lui, aucune preuve ne fut faite qu'il avait, de quelque façon que ce fût, participé à l'assassinat. On ne retint contre lui que l'inculpation de vagabondage spécial. D'autres pistes furent suivies : celle d'un ancien forçat et de sa vieille maîtresse, parce qu'on avait trouvé des traces sanglantes dans l'escalier de la maison où ils habitaient 11, rue Albert-Walter ; celle d'un homme bien connu de la première brigade mobile et de qui on avait beaucoup parlé, lors d'un autre dépeçage de fille ; celle enfin de Bauer.

Puis, une à une, s'effondrèrent les hypothèses de la police ; une à une, les pistes furent abandonnées. Les cadavres dépecés ne portent pas chance à la police ; celui-ci, non plus que les autres, ne serait vengé par la société. Le silence se fit sur l'affaire du terrain vague de Saint-Denis.

■ ■ ■

Quatre années ont passé, sans que la police abandonnât jamais l'espoir de mettre la main sur le coupable. Nous l'avons souvent dit : un crime ne se prescrit pas pour les policiers.



Bauer devant la Cour d'assises de la Seine, qui l'a condamné aux travaux à perpétuité pour le meurtre des frères Chapuis.



M^e Dutheillet de Lamothe, le jeune et remarquable avocat qui réussit à arracher Bauer à l'échafaud.



On ouvrit aux sans-abri des refuges chauffés où il purent venir se coucher sans crainte d'être interrogés.



MÊME la pierre grise du quai, le cadavre étendu achevait de s'égoutter.

C'était un matin de juillet, très doux. Le soleil, déjà plus haut que la masse grise de Notre-Dame, buvait à larges lampées l'eau vaseuse qui, en minces filets paresseux, sourdait de l'amas de chair et de haillons.

Les bras étaient recroquevillés sous le corps. On ne voyait de la peau livide, et, par places, violacée, que la face hideuse de la noyée, et, par-dessus les bas tirebouchonnés sur les chevilles, haut comme la main de mollets rougeâtres où d'anciennes varices, dégorgees de sang, dessinaient des arabesques noires.

Médecin poussé là par un vieil instinct de compassion tempéré d'indifférence professionnelle, je me penchai sans hâte sur le visage de la morte et tout de suite, bien que les traits bouffis et déformés ne me rappelaient aucune figure connue, l'événement prit pour moi tout autre aspect que celui d'un banal fait-divers.

Je soulevai les paupières mi-closées : à peine ternies mais avec la fixité froide de la mort, les yeux, d'un bleu extraordinairement profond, m'apparurent.

Ce fut comme un trait de lumière.

Certain déjà de ce que j'allais trouver, mes doigts tremblants écartèrent le col gonflé d'eau du corsage, fouillèrent l'enchevêtrement des linges crasseux et sentirent enfin, collé à la peau flasque, ce qu'ils cherchaient.

C'était, empoissé par les sueurs de plus d'un demi-siècle de misère, un cordonnet comme ceux auxquels les dévotes attachent leurs scapulaires. Avec d'innombrables précautions pour ne point la rompre, je tirai la fragile ficelle et bientôt parut le pendentif de ce sinistre collier.

Une médaille d'un gris plombé, grande comme une pièce de dix sous et sur laquelle on distinguait, à grand-peine, à cause de l'usure et surtout de la crasse, non point une image pieuse mais, à l'avant, une République dans le goût des années 80 ; au revers, un nombre tellement effacé qu'on n'en voyait plus que deux chiffres : un 3 et un 1.

Car j'avais reconnu la noyée et les commentaires étaient, pour moi, superflus, du clochard qui, s'étant approché du groupe des sauveteurs, grasseyait :

— Pas la peine de chercher. C'est la femme à Tintin qu'a été bouzillé hier par un camion sur l'Parvis. Angèle, qu'on l'appelait.

■ ■ ■

Angèle. Angèle Mai.

Angèle au nom de soleil, faut-il que je te retrouve comme un reproche, une dernière fois sur ma route, déchet répugnant dont la Seine n'a pas voulu, ultime sous-produit des Usines du Malheur, si usé, si flétri que ton cadavre demeurait n'est même plus bon à faire un machabée pour Clamart !

Angèle, la dette que j'ai contractée envers toi, l'heure est venue de la payer. J'ai trop tardé déjà. Il y aura bientôt deux années que, par une des nuits les plus froides de cet hiver 29 qui fut si dur pour les clochards, j'ai compris soudain ce que, au cours de vingt-cinq ans de ma vie, tu avais représenté pour moi.

Rappelle-toi.

Le froid, cette année-là, se montra si rigoureux que l'on ouvrit aux sans-abri des refuges chauffés où ils eurent licence de s'abriter sans craindre d'être interrogés.

Les premiers jours, très peu de clochards se hasardèrent dans ces antres de la civilisation. Ils mouraient dehors, comme des mouches. On dut les sauver de force. Après une semaine, quand les éternels traqués se furent rendu compte qu'ils pouvaient, pour une fois, faire confiance à la Société, on les vit chaque soir entrer comme chez eux dans les bâtisses de la Ville. Une nuit, je m'en fus visiter l'asile ouvert dans le vieux marché de l'Ave Maria.

Le haut de l'immense vaisseau, semblable à une cathédrale délabrée, était à demi noyé d'ombre. On devinait à peine les fermes rouillées qui soutenaient un toit percé de mille ouvertures. Au raz du sol, rougeoyaient quatre énormes braseiros bourrés de coke. Autour de ces foyers primitifs s'entassaient, à même le sol rocailloux, de vagues formes humaines.

Je m'approchai.

De la masse de chair et de haillons, s'élevait un concert discordant de ronflements, de grognements, de soupirs. Tout cela dormait ! Dormait d'un sommeil pesant, profond comme celui d'une bête recrée mais sur lequel on sentait pourtant flotter une angoisse, une inquiétude indéfinissables, trahies de temps à autre par un mouvement brutal, un ronflement brusquement interrompu, une plainte à peine ébauchée. Hommes

et femmes gisaient pêle-mêle, chastement unis dans une commune détresse. A l'avare lumière, on distinguait à peine les visages, et ceux que l'on pouvait voir ne trahissaient rien. Le sommeil, ce grand révélateur du caractère profond des hommes sociaux, le sommeil qui détend, lève les masques et fait apparaître, sous le sourire emprunté, le rictus originel, le sommeil était sans prise sur la face des gens qui dormaient là. Il y en avait de très jeunes et de très vieux parmi les hommes, seulement des vieilles parmi les femmes.

J'avais souvent rêvé d'entrer en communication avec l'un des clochards que j'apercevais de loin, en passant, au coin des bornes ou sous les portes cochères.

L'universel mystère des êtres me paraissait décuplé chez ceux-là qui se défendaient si farouchement ; il y avait aussi de la pitié dans ce sentiment et le désir indiscret, mais si naturel, d'offrir un secours à qui ne me demandait rien. Mais, ce soir-là, alors que je les tenais si près, sous mes yeux, dénudés, offerts, abandonnés, un sentiment tout autre naissait en moi. Un sentiment où la générosité, la sympathie n'avaient plus aucune part : une sorte de dégoût, de répulsion même, et, du tréfonds de ma mémoire, remontait une émotion toute semblable, ressentie jadis à la foire de mon village, lorsque j'entraais dans le musée des horreurs, où l'on voit, moulées en cire, des faces verdâtres de noyés et des têtes de décapités. La sensation aussi d'étrangeté, de dépaysement, que m'avait donné la visite d'une tribu d'indigènes africains dans une exposition coloniale.

Des hommes et des femmes ? Mes frères d'infortune ? Allons donc ! Il fallait laisser cela aux prédicants humanitaristes. Rien de commun entre moi et eux.

Entre ces êtres entassés là à mes pieds et dont l'odeur montait à mes narines — leurs corps si près du mien qu'un mot de compassion chuchoté fût parvenu jusqu'à eux — et moi qui restais comme pétrifié devant ce spectacle, aucune communication n'était possible. Des esclaves vaincus, des bêtes humaines rejetées hors l'humanité : une race, un peuple à part.

De nouveaux clochards entrèrent qui, indifférents à tout, sauf à se frayer un passage à travers les corps entassés, s'étendirent à terre, sans souci des jurons et des grognements de leurs prédécesseurs.

Un peuple à part, composé d'êtres que soutenait, à travers toutes les vicissitudes et toutes les détresses, un amour éperdu de la liberté. Car c'était cela, au fond, qui les caractérisait tous : un appétit effréné, exclusif, de l'indépendance. Si exclusif que, même entre eux, ils se lient très peu.

Accoutumé maintenant à la pénombre, je distinguais au fond du repaire, adossés au mur, une rangée de clochards encore éveillés. Ils étaient dix, peut-être, qui eussent pu se parler, se confier leurs misères, mettre en commun leurs détresses. Mais ils étaient les uns pour les autres comme s'ils n'étaient pas. Une hébététe générale uniformisait leurs traits, des plus jeunes aux plus vieux, sans qu'on eût pu dire si c'était la lassitude morale ou l'épuisement physique qui leur faisait cet air vaincu de bête forcée.

Mais, agglutinés à ce groupe et cependant séparés des autres par la bizarrerie de leur attitude, deux êtres fixèrent mon attention et changèrent d'un coup mes sentiments.

Un homme, une femme.

Dormant tous deux, serrés l'un contre l'autre, enlacés jusque dans le sommeil.

L'homme, un petit vieux à la barbe pisseuse, au nez violâtre et bourgeonneux, m'était inconnu ; mais la femme, bien que je ne l'eusse pas rencontrée depuis des années — dans des circonstances étranges que je dirai plus tard, et qu'elle fût devenue aussi maigre qu'elle était grasse alors — je la reconnus tout de suite.

Angèle. Mais une Angèle transfigurée.

Le mystère des dormeurs n'était point sur elle.

La béatitude de sa face émerillonnée de vieille ivrognesse, le demi-sourire attardé au coin de ses lèvres, l'abandon confiant de tout son corps déjeté exprimaient sans parole un état qu'il faut bien, par manque d'un autre mot, appeler bonheur.

Et ce bonheur, dans cette sentine, était plus horrible que tout le reste.

Et voici que la pitié qui, chassée par le dégoût, s'était refusée à moi jusque-là, revenait en mon cœur par la grâce de cette Angèle que je n'avais pas craint de renier, jadis.

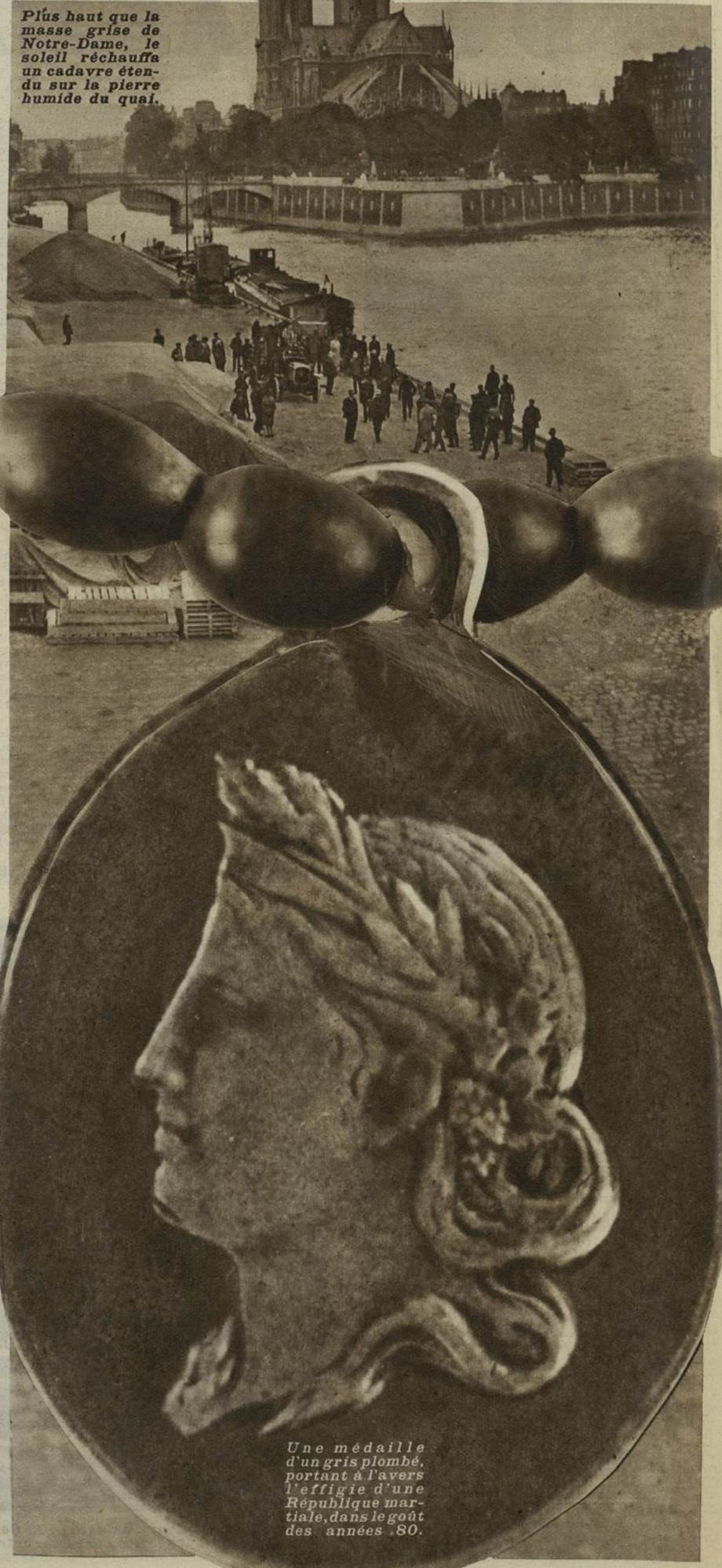
La pitié creva en moi, soudain, comme un abcès.

Te voyant là, Angèle, de tous ces misérables peut-être la plus misérable aux yeux de qui ne savait pas, mais pour moi seul, heureuse, de quel effroyable bonheur, j'ai senti soudain peser sur mes épaules le poids écrasant de ta honte.

USINES DU MALHEUR

La vie et la mort d'une fille perdue par le docteur Henri DROUIN

Plus haut que la masse grise de Notre-Dame, le soleil réchauffa un cadavre étendu sur la pierre humide du quai.



Une médaille d'un gris plombé, portant à l'avant l'effigie d'une République martiale, dans le goût des années 80.



vais souvent rêvé d'entrer en communication avec ces chards que j'apercevais gisant sous les portes cochères.

Désormais immatriculée, possédant son livret d'infamie, Angèle Mai n'était plus, parmi tant d'autres, qu'un numéro d'ordre sur les registres de l'Assistance Publique.

De toutes les hontes que, d'étapes en étapes, avais bues sans révolte dans la coupe ébréchée qu'une société sans amour te remplissait fiel à ras bord après chaque rasade.

Car ce qui faisait et fait encore ma confusion, et moins ta misère que cette absence de révolte qui n'était plus de la résignation, mais une sorte de satisfaction béate de ton sort.

Tu semblais dire à cette société qui t'avait payée, flétrie, rejetée :

— Dès ma naissance vous avez fait de moi une crèche. J'ai mis longtemps à comprendre qu'il n'y avait pas de place, chez vous, pour moi. A force de coups, j'ai compris. Maintenant je me suis fait ma place, hors de chez vous ; je suis heureuse !

Et c'est parce qu'en effet ton corps informe de fille prostituée alcoolique semble avoir attiré sur les coups du mauvais sort, depuis la nuit de mai où, dans tes langes blancs, tu vagissais à la porte de l'hospice d'Attières jusqu'à ce matin 17 juillet où je suis le seul à saluer en connaissance de cause ta carcasse dégoûtante, que je tux te prendre pour symbole des innombrables victimes de ces institutions désuètes et mal adaptées : les Usines du Malheur.

■ ■ ■

Le trot du cheval sonnait clair sur la route et remplissait l'espace nocturne.

Assise haut sur le siège étroit de la carriole, la vieille fermière des Buriaux encourageait de sa voix et du fouet la bête dont l'ardeur, après quatre heures de train soutenu, commençait à fléchir.

Cependant, on approchait d'Attières.

La lune dans son plein découpait bientôt sur le ciel plein d'étoiles la silhouette de l'église traquée posée en sentinelle sur le plateau à pic.

Il pouvait être deux heures du matin. Aucune lumière humaine ne piquetait le velours noir de l'horizon.

Bientôt le bruit de l'équipage s'assourdit : on apercevait entre les premières maisons du faubourg de la basse-ville. Jugeant imprudent de conduire plus avant, la fermière arrêta sa voiture au coin d'un haut mur de fabrique et, sautant à terre, attacha son cheval à un poteau télégraphique. Puis, revenant vers la voiture, elle en sortit de dessous le siège une musette pleine d'avoine qu'elle fixa sous la tête de l'animal.

Certaine qu'il ne hennirait ni ne bougerait jusqu'à son retour, elle revint à l'arrière de la carriole, souleva la bâche, se pencha, fouilla un instant, puis se redressa, portant à bout de bras une masse de linge blanc.

L'enfant dormait.

Sans un regard pour la minuscule face aux yeux clos, la dure paysanne rabattit sur la figure ougeade un lambeau de couverture qui la protégerait tant bien que mal de la fraîcheur du matin, et, à grands pas, s'enfonça dans le dédale des rues désertes.

A travers ces rues où, tant de fois, les jours de gloire, elle avait promené l'orgueil d'une famille sans tache, elle allait, droit au but, portée par une seule pensée, effacer la honte.

Dure à elle-même et aux autres, elle menait depuis soixante ans la lutte traditionnelle des gens de sa race contre la terre et les saisons, et, si haut que le souvenir des plus vieux du village eût remonter, il n'y avait pas d'exemple que « ceux des Buriaux » eussent failli à l'honneur.

Et il fallait que cette Léontine...

La vieille eut un haussement d'épaules rageur, puis, aussitôt, un sourire grimé sur sa tête plate d'oiseau nocturne : le bon Dieu, quand même, n'avait pas trop voulu les éprouver. C'était lui, pour sûr, qui avait suscité l'heureux enchaînement de circonstances qui permettrait de cacher, donc d'effacer, la tache. Cet accouchement si facile, si rapide ! Ah ! les femmes de sa race savaient enfanter. Et, à la tombée de la nuit, tous les indiscrets déjà couchés !

La délivrance de sa petite-fille à peine terminée, la fermière des Buriaux, chargée du fardeau tout frais, roulait déjà sur la route du chef-lieu.

Elle avait d'abord pensé sonner et remettre l'enfant à une religieuse, sans se donner à connaître, mais quatre heures de chemin laissent le temps de la réflexion...

Au fond d'une rue étroite, les bâtiments de l'hospice élevaient leur masse blanchâtre sous la lune. Presque sans s'arrêter, la vieille femme, se hâtant, déposa rudement l'enfant dans l'encoignure ménagée entre la porte charretière et la borne, puis elle s'en fut de son même pas rapide, sans tourner la tête.

Le concierge de l'hospice, un bossu qui achevait là, aux frais du département, sa vie d'ivrogne, découvrit l'enfant, au matin, en ouvrant la porte.

L'événement ne présentait pour lui aucun élé-

ment dramatique ; depuis dix ans, c'était au moins le dixième qu'il trouvait ainsi.

L'enfant, que le froid et la faim avaient fini par éveiller, vagissait.

— Encore un gueulard, murmura le vieux en se baissant pour ramasser le paquet de linge blanc qu'il s'en fut porter à sœur Léocadie.

Toute saintement bonne qu'elle fût, sœur Léocadie en avait trop vu, elle aussi, pour s'attendrir beaucoup sur la nouvelle pensionnaire qui lui tombait du ciel. Aussi bien celle-ci avait-elle moins besoin d'attendrissement que de langes propres, de chaleur et de nourriture.

Ayant pourvu à tout cela, la religieuse, par acquis de conscience, s'assura que le linge de l'enfant ne portait aucune marque ni ne recelait aucun papier ; puis elle consulta le calendrier et, d'accord avec le sexe du nouveau-né, le baptisa incontinent Angèle. Et comme on était en mai, sans autre forme de procès, Angèle Mai passa, de la condition d'enfant naturelle d'une fille de ferme, à celle, moins heureuse encore, d'enfant assistée.

Le médecin qui l'examina le matin même lui reconnut la forte charpente des filles du Nord et, en connaisseur, lui prédit longue et saine existence. Il ne se trompait point : la vie qui avait tout refusé à Angèle lui avait au moins donné un organisme à l'épreuve de toutes les misères physiologiques et morales. Dès sa naissance, Angèle s'annonçait comme une admirable machine à souffrir et à subir.

Remarquable exception, au surplus, que cette Angèle râblée et dodue au milieu de la cour des miracles enfantine qu'était à cette époque le dépôt d'Attières. D'un jour à treize ans, il y avait là tous les échantillons de ce que l'humanité peut produire de déchets intellectuels et physiques. De jeunes gâteaux bavotaient dans les coins ; des hydrocéphales de cauchemar souriaient béatement à leur rêve ; les aveugles avec les sourds. Au milieu de cette marmaille souffreteuse, Angèle paraissait une reine de beauté et de santé. Et, lorsqu'on lui passa au cou le même collier que ceux de ses congénères d'infortune, il sembla qu'il ne fallait pas moins que ce geste symbolique pour ravalier cette fille des dieux au rang de ces misérables. Et, pourtant, qu'était-elle de plus que ceux-là, Angèle Mai, maintenant immatriculée, inscrite, possédant son livret d'infamie, n'étant plus désormais, pour l'Assistance publique, qu'un numéro d'ordre à faire figurer sur des états ?

Trois jours après sa découverte sous le porche, Angèle partait au bras d'une vieille habituée de l'Assistance, la mère Jeanne, pour laquelle Angèle était la septième pupille.

Si ce mot, à cet âge, n'avait guère de sens, nous pourrions dire qu'Angèle, de quelques jours à cinq ans, fut parmi les heureux de la terre.

La mère Jeanne était de ces femmes pour qui le mot dévouement n'a point de sens, puisqu'il est le sens même de la vie. Ayant elle-même, pour son compte, élevé une demi-douzaine d'enfants, elle n'eût pas compris qu'il fût possible de donner à ceux qu'on lui confiait moins de soins et d'amour qu'aux siens propres. Angèle grandit donc côte à côte avec deux frères nourriciers, le dernier né de Jeanne et un autre pupille de l'Assistance publique.

Si Angèle eut moins de soins que ce dernier, c'est uniquement parce que, bien portante et plus saine, elle poussait comme une plante sauvage. Son misérable congénère, au contraire, incapable à trois ans passés de se tenir seul sur ses jambes, requérait mille soins dont Angèle, qui n'en avait nul besoin, ne pouvait être considérée comme privée.

Les poules et les canards de l'humble basse-cour de Jeanne furent, avec le chien Faraud, ses premiers compagnons de jeux. Nourrie d'air pur et de bonne bouillie, la fille prospérait, au grand orgueil de sa mère nourrice. Heureuse, cette première enfance n'eut d'autre histoire que de menus incidents de chutes dans la mare, de morsures d'un chien errant, incidents qui, pour la mère poule qu'était la mère Jeanne, prirent figure de catastrophes.

Angèle allait droit vers ses six ans lorsqu'elle eut sa première maladie sérieuse. Mandé en toute hâte, le médecin du dépôt pronostiqua une typhoïde et ordonna le transfert immédiat de l'enfant à l'hospice de la ville. La maladie fut longue et grave ; sœur Léocadie réussit pourtant à arracher à la mort sa jeune proie.

Après six semaines d'incertitude, la mère Jeanne qui, chaque dimanche, venait s'enquérir de la santé d'Angèle, fut admise à la voir. Elle reposait, encore inconsciente, dans son petit lit de l'infirmerie, tellement maigre que Jeanne ne la reconnut pas tout d'abord. Puis, de semaine en semaine, la convalescence s'établit. Tous les dimanches, Jeanne venait passer deux heures près d'Angèle. Déjà l'enfant escomptait son retour au village, lorsqu'un dimanche, à l'heure habituelle, la nourrice ne vint pas...

(A suivre.)

Docteur Henri DROUIN.



Presque sans s'arrêter, la vieille femme, se baissant, déposa rudement au coin d'une borne une petite masse de linge blanc.

Faits Divers

La double vie du docteur Salaban



La femme du docteur allemand Salaban, habillée en modeste ménagère, écoulait les faux marks.

ce Emser, tantôt à la place Lehninger et ainsi de suite.

Or, il remarqua qu'ou qu'il allât, il trouvait toujours en fin de sa journée des pièces fausses dans sa sacoche. Il pensa donc que le faux-monnaieur devait se trouver parmi les hommes ou les femmes qui faisaient leurs emplettes chez lui et il décida qu'à l'avenir il prêterait la plus grande attention toutes les fois qu'on payerait sa marchandise avec des pièces de deux marks.

Quelques jours passèrent, quand, un matin, il lui sembla

ce, elle se sépara de lui définitivement, feignant de ne pas le connaître. On les laissa faire, sans les perdre de vue toutefois. On les suivit. Quelle ne fut pas la stupeur des inspecteur de constater que, dans une rue adjacente, le couple misérablement vêtu était attendu par une puissante limousine. Avant que les agents aient pu les rejoindre, l'homme et la femme y montèrent paisiblement et la voiture démarra. On eut le temps heureusement, d'en prendre le numéro. Coup de théâtre! l'auto appartenait au docteur Cornèle Salaban.

Ci-dessous : Un marchand de quatre-saisons berlinois aperçut qu'une cliente le payait avec des pièces suspectes.

Une perquisition au domicile du docteur allait livrer le secret de la double vie du savant...

Le docteur Salaban habitait avec sa famille une belle villa de deux étages à Lichterfeld, dans la banlieue berlinoise, au n° 61, de la Potsdamer Strasse. La villa était luxueusement meublée. Tout y respirait la



Berlin (de notre correspondant particulier.)

TRANGE couple en vérité! Lui, un médecin doublé d'un juriste fort éminent. Elle, moins

agée que lui de neuf ans (le docteur Salaban en a quarante-trois). Qui aurait pensé que ce couple édifiant, si sagement uni, serait, pour la première fois, séparé la nuit de leur arrestation? Quel coup de théâtre! La nouvelle fit sensation non seulement en Allemagne, mais parmi les juristes du monde entier. On apprenait avec stupeur que le grave auteur de tant de traités de droit international, de tant de manuels à l'usage des avocats et des notaires, venait d'être arrêté avec sa femme, accusé



Le faux-monnaieur Salaban est aussi médecin, doublé d'un juriste éminent d'une réputation mondiale.



que les pièces qu'une femme vêtue modestement venait de lui remettre étaient suspectes. Il eut le bon esprit de n'en montrer aucune surprise, mais, dès ce moment, il se mit à observer discrètement l'étrange cliente.

Elle s'arrêta encore devant plusieurs marchands, payant toujours avec des pièces de deux marks; puis, finalement, rejoignit un individu qui l'attendait et s'éloigna dans sa compagnie.

Le marchand s'empressa d'avertir la police, en lui donnant un signalement détaillé du couple. Le lendemain, un fort contingent d'agents en bourgeois occupa les abords des marchés de Berlin et les prit en surveillance. Ce fut à celui de la place Emser que la femme signalée parut. Elle était accompagnée de l'individu déjà signalé, mais celui-ci se tenait à l'écart. A une cinquantaine de mètres de la pla-

ce, paix d'une vie intime et confortable. Il était, au premier examen, impossible de trouver quoi que ce fut de suspect dans ces belles pièces ensoleillées.

Mais un des détectives, plus curieux, eut l'idée de pousser avec ses épaules l'étagère des livres: comme dans les films policiers, l'étagère pivota et découvrit une porte secrète dont les enquêteurs s'empresèrent de franchir le seuil. Ils trouvèrent alors une pièce, large de 3 à 4 mètres, où, comme unique meuble, un lit se trouvait adossé au mur. On écarta le lit: sous le sommier, dans un ordre parfait, se rangeait tout un arsenal de faux-monnaieur: métaux, presse, burins, moules, etc...

Effondré, Salaban avoua: — J'ai mis, en effet, dit-il, 4.000 pièces en circulation, mais pas plus.

Cependant il y en avait déjà 32.000 de saisies. D'autre part, le trafic avoué du docteur lui aurait rapporté 48.000 francs. Cette somme ne pouvait guère suffire au train de vie que menaient le savant et sa famille: chauffeur, cuisinière, femme de chambre, neuf manteaux de fourrure, grande quantité de bijoux. Or, ce n'est pas avec la vente de ses ouvrages juridiques que le docteur pouvait assurer de telles dépenses.

Tibor KOVES.

Ils habitaient une belle villa de deux étages (ci-dessous), à Lichterfeld, dans la banlieue berlinoise.



de fabrication de fausse monnaie.

Les origines de l'affaire remontent à trois ans. En 1929, en effet, on remarquait pour la première fois que des pièces fausses de deux marks étaient mises en circulation. Les pièces étaient d'une facture remarquable. Elles n'avaient qu'un seul défaut: au lieu d'être parfaitement plates, elles étaient légèrement bombées.

Les experts de la Reichsbank s'émurent. La police se mit en action. Mais, durant trois ans, tous les efforts demeurèrent infructueux. 32.000 pièces fausses étaient déjà en circulation (soit une somme de 385.000 fr.) sans que les mystérieux faux-monnaieurs aient pu être découverts.

Finalement, ce fut la présence d'esprit d'un simple marchand de quatre-saisons qui permit de débrouiller l'affaire.

Ce marchand avait l'habitude de paraître, selon les jours, dans les différents marchés de Berlin, tantôt à la place Rudolph-Wilde, tantôt à la pla-

JEUNES GENS! JEUNES HOMMES!

qui recherchez une situation brillante

L'ECOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS

par son enseignement par correspondance, son organisation, ses méthodes, vous permettra d'accéder rapidement à une situation aisée et indépendante en vous ouvrant immédiatement de nombreuses carrières. Sans engagement de votre part, écrivez pour tous renseignements, dès ce jour, à:

L'ECOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS, 32, rue Saint-Marc, Paris (2^e)

Téléphone : Central 30-72

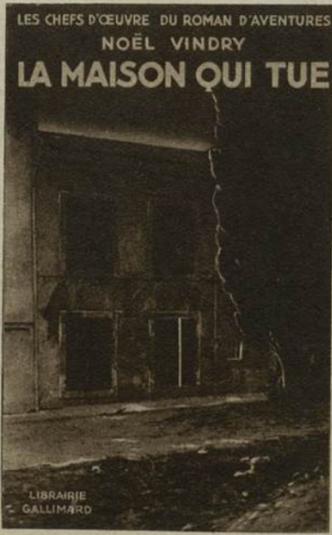
Les derniers



chefs-d'œuvre



du roman



d'aventures

L'AUBERGE ROUGE



Le village de Picherande se dresse sur le plateau dénudé de la montagne d'Issoire.

CLERMONT-FERRAND
(de notre correspondant particulier).

Il y a en est de certains paysages comme de certains quartiers. Ils portent sur eux, en eux, les signes menaçants du malheur. Comment les décrire ? Et à quoi peut-on rêver, sinon au pire, dans ces régions tragiques et désespérées qui semblent hors du temps et de l'espace ? Le plateau dénudé et sinistre de la montagne d'Issoire appartient à ces zones maudites. On y accède par une route défoncée, que transfigure, à perte de vue, le sortilège de la neige. Ça et là, des arbres découpent leurs noirs squelettes sur l'eau grise du ciel. Et les rares maisons semblent plantées là pour quelques instants, prêtes à s'évanouir aussitôt qu'on ne les regarde plus.

C'est là-haut, aux pieds des pentes abruptes du Sancy, que j'ai trouvé l'auberge des Veyssettes, dont les montagnards détournent maintenant le regard, avec angoisse. Elle est là, isolée à plus de deux cents mètres des habitations les plus proches, à l'embranchement de trois routes. Dans la salle principale, on a dû pousser le phonographe des bals du dimanche pour faire place aux deux cercueils, d'inégale grandeur, et à leurs tréteaux. Bientôt, sous le brouillard glacial, vient s'arrêter



devant l'auberge une petite voiture que décorait, comme un char fleuri de mi-carême, de petites fleurs de papier blanches et rouges, mêlées à des branches de genêt. Le porte-croix avance à pas lents dans la neige. Un à un, on charge sur le triste charriot les deux caisses de sapin. Plus taciturnes que jamais, les montagnards entourent le funèbre convoi. Savent-ils quelque chose, tous ces hommes que la solitude de ce coin perdu a rendus méfiants et farouches ? Rien de plus poignant que le spectacle de ces deux cercueils, la grand-mère et la petite-fille, tuées coup sur coup d'une balle de browning, dans la douceur sauvage de ce décor d'hiver et de mort...

On avait dansé, ce dimanche là, comme tous les dimanches, sur le parquet raboteux de l'auberge maudite.

Ce bal, ces flons-flons, ces danses liaient, chaque semaine, au reste du monde les farouches montagnards des fermes environnantes, bloquées de longs mois d'hiver dans les neiges. C'était l'auberge aussi qui les ravitaillait en vivres. C'était là enfin que s'abritait, sur un lit rustique, le voyageur attardé et surpris par la nuit.

L'auberge avait bonne renommée. La patronne, Mme Chalaphy, habitait là depuis longtemps, en compagnie de son mari. Mais, quelques années auparavant, les époux s'étaient séparés. L'homme s'était mis à boire. La vie commune devint impossible. Mme Chalaphy chargea un avoué de Clermont-Ferrand des soins de son divorce. Etrange coïncidence : Chalaphy se pendit, comme sa femme allait obtenir gain de cause.

Un mort de plus s'ajoutait à la longue liste des suicidés de cette région, où l'alcoolisme et l'implacable tristesse des longues soirées d'hiver poussaient tant de malheureux à la mort.

Mme Chalaphy vécut alors en excellents termes avec ses enfants, un fils et une fille, mariés non loin de là. Puis elle se prit d'affection pour l'enfant de sa fille, une gamine de cinq ans, Paulette Goigoux, qui lui tenait compagnie et égayait de ses jeux la maison solitaire...

On dansa donc ce dimanche, comme tant de dimanches, sous les solives de la vieille auberge ; sans que rien ne vint troubler les ébats des montagnards. Puis, quand la nuit fut tombée, chacun s'en alla, sa lanterne à la main, rejoindre les fermes...

Et, le lendemain, chacun reprit ses travaux. C'était une belle journée calme et ensoleillée. Le petit chien de l'auberge aboyait au passage de chaque attelage. La voiture du boulanger arriva à son tour, se rendant à Picherande. L'homme aperçut derrière les carreaux de l'auberge la petite Paulette qui lui faisait de la main un signe amical. Il était cinq heures environ.

Puis le silence et la nuit s'étendirent sur la neige. Il fallut attendre sept heures du soir pour que ces ténèbres désolées s'animent encore. Deux phares trouèrent l'obscurité. L'autobus, qui fait le service de Clermont à Picherande, s'arrêta devant l'auberge. Un employé descendit et vint frapper à la porte. N'entendant point de réponse, il se contenta de placer le colis sur le seuil, puis remonta sur la voiture. L'auto s'éloigna. Le bruit du moteur se perdit dans les ténèbres. Personne n'avait bronché à l'auberge ; point même le petit fox qui ne manque jamais de japper au passage des montagnards et de leurs charriots.

Atroce silence... Le mardi, des fermiers vien-

L'enquête commença.

Sous la direction du commissaire Delrieu, les inspecteurs de la brigade mobile de Clermont-Ferrand se rendirent à l'auberge rouge. Nulle trace de lutte n'y pouvait être relevée. Lors de la chute de la malheureuse débitante, les pièces de monnaie qui se trouvaient dans la poche de son tablier avaient roulé, autour d'elle, sur le plancher. Mais dans les pièces voisines, dans la cuisine, qui servait d'épicerie, et dans la chambre à coucher, rien n'avait été dérangé. Tout y était méticuleusement en ordre. Une lampe à pétrole avait été placée, sur une chaise, devant l'armoire.

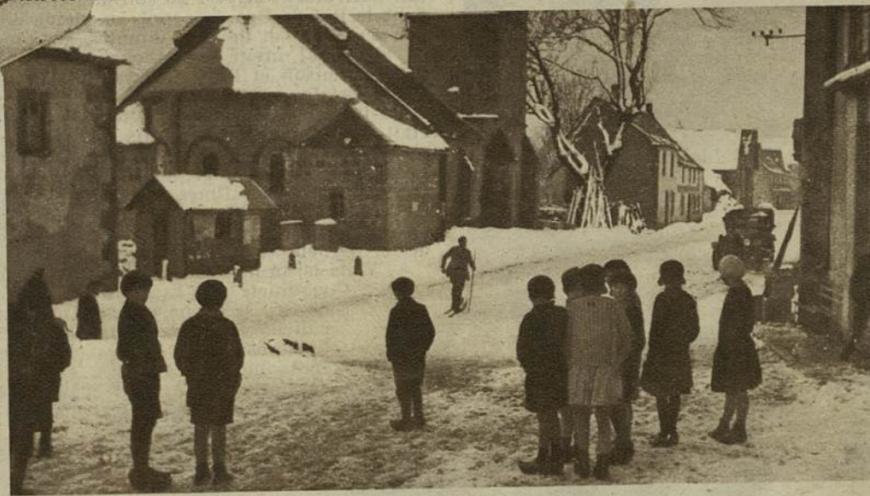
Perplexes, les enquêteurs poursuivirent leur examen. Un verre à liqueur, contenant encore quelques gouttes de cassis, fut mis de côté. Il pouvait livrer des empreintes intéressantes. Mais quel mobile donner à cet affreux drame, alors que les bijoux placés en évidence dans l'armoire ouverte n'avaient pas disparu et que la tirelire de la petite Paulette, contenant environ cinq cents francs, était demeurée intacte ?

Un rôdeur ? Un chemineau ? La veuve Chalaphy n'avait pas l'habitude d'ouvrir à des inconnus. Un habitant de la région sachant que l'aubergiste possédait de l'argent chez elle ? Plusieurs lettres récentes où elle demande à ses fournisseurs de retarder ses traites semblent prouver que la situation de la débitante était des plus modestes.

Il reste l'hypothèse de la vengeance. A son appui, on peut dire que le crime a été commis froidement par une main qui ne tremblait pas et que l'assassin devait être un familier de la maison, qui fut reçu en toute confiance. Par ailleurs, l'assassinat de la petite Paulette établit que le meurtrier craignait en elle un témoin gênant.

Tous les soirs, Mme Chalaphy avait coutume, vers sept heures, de coucher sa petite-fille, après le modeste repas. L'enfant couchée, l'aubergiste vaquait aux soins du ménage et de son commerce, puis allait presque aussitôt se coucher, dans la même chambre et dans le même lit que la petite Paulette. Ces détails, les policiers l'apprirent bientôt, étaient connus de tous les voisins et de tous les familiers des victimes.

La malheureuse petite fille fut trouvée à moitié déshabillée. Sur une chaise, ses vêtements venaient d'être déposés. Sur la table, des bols vides indiquaient que la grand-mère et l'enfant venaient de prendre leur repas du soir. Dans le lit, une bouillotte avait été placée. Il ne devait donc pas être loin de sept heures du soir, lorsque le mystérieux assassin, aux pas duquel la neige offrait un tapis épais et propice, pénétra dans l'auberge. Est-ce lui



L'auberge des Veyssettes (à gauche) était un relais pour les fermes voisines bloquées dans les neiges.

La patronne de l'auberge, Mme Chalaphy (à droite) vivait seule avec une fillette de cinq ans, Paulette.



Les inspecteurs de la brigade mobile, chaussés de skis, sillonnèrent toute la région sans relâche.

Mme Goigoux, la fille et la mère des deux victimes, et son mari (à droite), devant leur maison endeuillée.



Une petite voiture que décorait, comme un char de mi-carême, de petites fleurs de papier blanches et rouges, servit de corbillard aux deux cercueils.

nent chercher leur pain. Porte close, pas de réponse. Aucun bruit à l'intérieur. La débitante est-elle chez son fils, à quelques cent mètres de là ?

— Non, dit le fils, je ne l'ai pas vue depuis deux jours.

Et comme le fermier explique qu'il est venu, trois fois, sans résultat, frapper à la porte de l'auberge, le fils à son tour s'inquiète, va en grande hâte vers « Les Veyssettes ». Les volets en sont restés ouverts. Il colle son front aux vitres, mais un contre-jour ne lui permet pas de rien distinguer de précis. Tant pis ! Il faut savoir. Il brise un carreau, saisit, par l'ouverture béante, l'espagnolette, se penche, anxieux...

Le tragique pressentiment qui depuis un moment l'étreignait ne l'avait pas trompé : quelle horrible vision !

Dans la lueur tremblante de la lampe électrique dont il s'est muni, le malheureux aperçoit, baignant dans une mare de sang, les corps étendus de sa mère et de sa petite nièce. De Mme Chalaphy, il ne reste plus qu'une tête rongée, où deux orbites vides dominent une mâchoire décharnée.

A ses côtés, la petite Paulette, vêtue seulement d'une chemise de nuit, était couchée sur le côté, la tête trouée, elle aussi, d'une balle de browning.

L'autopsie, pratiquée le lendemain, devait établir que les deux balles avaient été tirées à bout portant.

qui, son crime accompli, s'empara de cette lampe trouvée sur une chaise devant l'armoire ? Et fut-il, au dernier moment, dérangé dans sa sinistre besogne ?

Les inspecteurs de la brigade mobile de Clermont-Ferrand, chaussés de skis, sillonnèrent la région sans relâche, durant dix jours, sans découvrir de piste précise.

Vainement, le commissaire Delrieu et ses collègues ont fouillé l'auberge rouge, cherchant l'indice qui leur permettrait de soulever un coin du voile ; vainement, ils ont interrogé tous les montagnards à la ronde. Toutes les pistes se sont successivement évanouies comme s'effaçaient les pas sur la neige, là-haut, sur les tristes chemins de Picherande.

On a malgré tout nettement l'impression que l'assassin ne doit pas se trouver bien loin.

Mais qui se décidera à parler parmi les farouches montagnards du Sancy que ne réunira plus, d'ici longtemps, le dimanche, le vieux phonographe de l'auberge rouge ?

Certains pourtant doivent savoir quelque chose.

C'est dans leur soudaine confiance qu'il faut placer le seul espoir que l'on puisse encore conserver de ne point voir, si ténues sont les données de ce double crime, l'affaire de l'Auberge des Veyssettes rester dans la légende des crimes impunis.

Pierre ARGILLET.

Le Tafilalet est occupé par les troupes d'assaut des confins marocains et l'on ne comprend peut-être pas assez, en France, la valeur de cet événement. Le Tafilalet, c'était la dernière grande tache de la dissidence, le dernier nid des pillards berbères qui interdisaient tout essai de colonisation dans la riche palmeraie cachée derrière le Haut Atlas.

Ce n'est plus une guerre. Mais, depuis des années, une interminable opération de police contre des bandits qui connaissent admirablement le pays, qui savent se disperser quand la menace est trop chaude, pour se regrouper un peu plus tard et assaillir quelque village ou quelque poste isolé. C'est la même lutte que celle des soldats bulgares contre les comitadjis, celle des gendarmes de M. Venizelos contre les brigands de Thessalie, une sorte d'expédition en Corse où il y aurait quelques centaines de Spada et de Bornea à réduire.

On a essayé, on essaye encore de les vaincre avec les moyens et les méthodes de la guerre moderne, les canons, les tanks, les bombardements par avion. En réalité, cet appareil est plus démonstratif qu'efficace. Les vieux officiers, rompus à l'école du maréchal Lyautey, savent qu'il faut lutter contre ces adversaires insaisissables avec leurs propres atouts. Une opération de grande enver-

On a essayé de vaincre les pillards par les procédés de la guerre moderne.



LE NID DES

gure, sans doute, déblayerait tout. Mais, à Paris, il y a une opposition violente au Parlement contre une démonstration trop éclatante ; on rogne sur les crédits, on isole les chefs du Maroc, et là-bas, inquiets d'une responsabilité qu'on leur laisserait entière, les résidents et les généraux font une politique à la petite semaine. Heureusement, il y a autre chose.

Le front de la dissidence commence sur les pentes est du Moyen et du Haut Atlas, s'étend au sud jusqu'au Sahara et en Mauritanie. Pays splendide de mystère, refuge des derniers grands pirates dont la race s'éteint, mais qui lancent encore vers le Sahara, vers le Rio de Oro et même vers les riches plaines de l'ouest des rezzous avides et impitoyables. L'occupation du Tafilalet leur enlève leur meilleur point stratégique, leur marché le plus important, le refuge sûr, l'oasis où ils se groupaient et complotaient, et où, après les semaines de marche harassante dans le désert, ils venaient se reposer.

Je le répète, la prise du Tafilalet n'est pas une opération de manœuvres militaires. L'assaut de la fin n'est que le dernier acte d'un long et patient travail. Car il y a là-bas, pour lutter avec les chefs fanatiques de la dissidence, une organisation étonnante, mystérieuse, que l'on ignore en France à peu près complètement et que les indigènes, en tremblant, appellent le Bureau. Les vainqueurs des pillards, ce sont les officiers de renseignements.

J'ai connu pour la première fois le Tafilalet alors que j'en étais encore assez loin, mais sa légende s'étend au désert, sur des milliers de kilomètres. En juin 1929, je revenais d'un long reportage pour un quotidien de Paris, et je remontais de Dakar vers la Méditerranée, le long de la côte occidentale d'Afrique. J'arrivai un soir au Cap Juby, dans le Rio de Oro espagnol, en pleine dissidence. Au bout de cinq minutes, au dîner où m'avaient invité les officiers espagnols de la garnison et les aviateurs français de l'Aéropostale, on parlait déjà des pillards. Deux heures après, alors que tout le monde était allé se coucher, je sortis du fort avec un officier. Il y avait la mer derrière nous. Les lumières du fort s'éteignaient l'une après l'autre. Nous fîmes deux ou trois cents mètres dans le sable encore tiède et nous nous arrêtâmes net devant un réseau de fils de fer barbelés. Mon compagnon sourit :

— Voilà la fin de notre territoire. La souveraineté de l'Espagne sur le Rio de Oro se borne, non sans quelque ridicule, à deux forts, Juby et Cisneros, deux camps de trois cents mètres de côtés, entourés de barbelés. A cent mètres en dehors des fils de fer, on court

Dans les postes avancés les mitrailleuses sont toujours braquées vers le bled hostile.

le risque de recevoir un coup de fusil parti de derrière une dune. Nous sommes pratiquement prisonniers des Maures.

— Et vous ne pouvez rien pour les réduire ?

— Rien. On combat une armée régulière, on ne peut rien contre des bandes de pillards qui se déplacent avec une rapidité invraisemblable, qui semblent s'évanouir dans le désert. A l'est, les compagnies sahariennes ont à peu près nettoyé le Sahara, mais ici, tant que les repaires que sont le Tafilalet, au nord, et Smara ne seront pas détruits, il n'y aura pas de sécurité pour les Européens.

Le nom du Tafilalet m'était familier, mais c'est ce soir-là que je connus la légende de Smara.

— Le Rio de Oro de l'intérieur est à peu près inconnu. Il faudrait une forte colonne armée pour le traverser, parmi les bandes de nomades dissidents, sans points d'eau, sans ravitaillement sur des centaines de kilomètres, sans pistes, sans repères, de la côte aux premiers postes sahariens français. C'est le pays de la mort, de la soif. Et pourtant, nous savons qu'il existe là, en plein sable, une ville, la capitale des Maures. Ils l'appellent Smara aux cent mosquées et ils affirment qu'aux époques de grand marché, plus de cinquante mille nomades s'y rencontrent. Non seulement aucun Européen n'y a jamais pénétré, ne l'a jamais vue, mais on ne sait même pas où elle est. On l'a située approximativement sur la carte, à trois ou quatre cents kilomètres à l'est du Cap Juby, d'après les récits des Maures. Chaque fois qu'ici, ou à Agadir, ou à Cisneros, on reçoit un prisonnier ou un soumis, on lui dit :

« — Quand tu es à tel endroit et qu'au moment de faire ta prière tu te tournes vers la Mecque, dans quelle direction est Smara ? » Le Maure étend la main : « Là. » On trace une ligne sur la carte et, de lignes en lignes, par recoupements, on a situé la ville fabuleuse. Un jeune Français a tenté d'y aller. Il en est mort et il est vraisemblable qu'il n'a jamais pu l'atteindre. Mais si nos troupes réussissaient à étouffer là-haut le Tafilalet, privés de leur grenier, de leurs meilleurs pâturages, rejetés dans le désert sans ressources, que deviendraient les nomades et leur Smara ? »

Le Tafilalet est pris. Et c'est à Smara, la ville fantôme, que j'ai pensé, ces jours-ci.

Je quittai Juby le lendemain, en avion, pour Agadir. Mais, au moment du départ, je vis avec quelque étonnement s'approcher de l'appareil un Maure. Il

était assez vieux, il portait le burnous de laine blanche et le poignard d'argent des cheiks. On me confirma que c'était un chef de tribu qui allait voir un officier de renseignements français, qu'il fallait entourer d'égards et que l'on emmenait ainsi en avion.

Il monta, s'assit à côté de moi dans la carlingue, rabattit un peu de son burnous sur son visage et ne bougea plus jusqu'à Agadir.

Je devais le retrouver trois jours après. D'Agadir, j'étais parti vers l'intérieur, cherchant les limites de la dissidence, et j'arrivai, sur les dernières pentes de l'Anti-Atlas, dans un poste qui commandait un officier de renseignements. On l'avait prévenu ; il sortit de sa maison de briques et d'argile pour venir à ma rencontre. Un lieutenant de vingt-cinq ans, au visage à la fois pur et dur, vêtu de toile blanche, le képi bleu-azur incliné sur une oreille.

Il me dit, après m'avoir souhaité la bienvenue : — J'ai un hôte, un cheik, avec lequel je négocie. Venez prendre le thé avec nous, mais ne parlez pas et ne vous impatientez pas.

J'entraî derrière lui dans la pièce blanche à la chaux et décorée de quelques tapis et de coussins, qui lui servait de salon de réception. Et je reconnus dans le chef de tribu mon compagnon de voyage ; je le lui rappelai en mauvais espagnol, la seule langue européenne qu'il parlât un peu. Mais, quand je vis, après dix minutes, que ni lui ni le lieutenant ne me répondaient, je me tus.

Un soldat apporta le thé, des cigarettes. Nous étions tous les trois accroupis, le dos au mur, assez éloignés les uns des autres. De temps en temps, le lieutenant disait un mot, une petite phrase, en arabe. Il y avait un long silence. Le Maure, à son tour, répondait en trois syllabes. Les heures passaient. La nuit vint. Le chef se leva, nous salua. Le lieutenant le reconduisit au seuil. Ils avaient, en tout, dans tout l'après-midi, échangé dix répliques, au plus.

Seuls, dans la pièce blanche, nous bavardâmes assez longtemps dans la nuit, le lieutenant et moi.

Le général Huré, commandant en chef des troupes du Maroc.



PILLARDS

dissidence. Les pourparlers vont pourtant durer plusieurs jours, au rythme que vous avez mesuré tout à l'heure. »

« Nous avons dans la montagne un ennemi redoutable, El Kacem. Il court de tente en tente, il appelle les hommes à la guerre sainte. En réalité, il s'agit pour lui de rassembler quelques centaines de fusils pour razzier les tribus soumises. Seul, l'officier de renseignements peut connaître par ses indicateurs les déplacements de l'agitateur et faire surveiller et protéger les points qu'il veut attaquer. Il est dangereux, mais nous finirons bien par l'avoir. »

Le lendemain, je me préparais à quitter le poste. En me serrant la main, le lieutenant était soucieux.

— Je viens de recevoir de mauvaises nouvelles, me dit-il. Deux compagnies sont tombées dans une embuscade, au poste d'Aït Yacoub, à la lisière nord du Tafilalet. Il paraît que nous avons perdu beaucoup de monde.

Le jour suivant, j'étais à Casablanca, où j'essayais de me documenter sur l'engagement d'Aït Yacoub. Je dus me rendre compte qu'une sorte de consigne du silence avait été passée. Les journaux locaux n'en parlaient pas beaucoup, les journaux arrivés de France n'en parlaient pas du tout. Après une pénible enquête, je pus cependant réunir les éléments essentiels : la garnison du poste d'Aït Yacoub avait fait une imprudente sortie. Surprise dans un défilé, elle avait été à peu près complètement massacrée. Poursuivant leur avantage, les dissidents avaient cerné le poste où ne restaient plus que quelques défenseurs.

Naïvement, je rédigeai une longue dépêche à mon journal en le priant de m'envoyer des instructions pour poursuivre ou non le reportage.

Ne recevant pas de réponse, je me doutai que mon télégramme avait été intercepté par la censure de l'état-major. Une compagnie d'aviation où j'avais des amis possédait un code secret pour passer ses dépêches confidentielles. Je m'en servis pour envoyer à Paris un télégramme chiffré. Je sus plus tard que j'avais commis l'étourderie de le signer de mon nom, en clair, et qu'il avait été arrêté comme le premier.

Vers minuit, ce jour-là, je dormais, dans ma chambre d'hôtel, à Casablanca, lorsqu'on frappa à ma porte. J'allai ouvrir et me trouvai devant un capitaine de spahis.

— Je vous cherche, monsieur, me dit-il, depuis trois heures, dans tous les hôtels de la ville. Le Résident géné-

ral désire vous voir tout de suite. J'ai ordre de vous amener sur-le-champ à Rabat. Habillez-vous, une auto est en bas.

Intrigué et au fond ravi de l'aventure, je me préparai rapidement. Un moment après, l'auto nous emportait.

Les cent kilomètres qui séparent Casablanca de Rabat furent franchis à toute vitesse. A la suite de mon guide, j'entrai dans le palais de la Résidence et à la fin dans un grand bureau. Il y avait des cartes partout, sur les tables, aux murs. Deux hommes les examinaient. C'étaient M. Lucien Saint, Résident général, et le général Noguès, son chef d'état-major.

Il était deux heures du matin. Tout en me recevant avec une affabilité officielle, les deux hommes m'observaient avec des yeux sans bienveillance :

— Monsieur, me dit le Résident, vous avez failli nous causer un grave préjudice. Il importe beaucoup que la vérité sur l'affaire d'Aït Yacoub ne soit pas connue tout de suite en France. La Chambre est en train de discuter du budget de la guerre ; les socialistes essayent de faire rogner les crédits de l'occupation militaire. Une telle bombe en ce moment pourrait avoir des suites fâcheuses pour le Maroc. D'accord avec le gouvernement, nous avons donc décidé de ne rien laisser transpirer. Les journalistes locaux sont à notre main. Votre présence, due au hasard et que nous ignorions, a failli tout gâcher. Nous avons pu, heureusement, arrêter vos télégrammes. Les voici. Je vous supplie, dans l'intérêt général, de ne pas essayer de communiquer le fait brutal à votre journal. Vous pouvez, si vous voulez, rédiger un article dans lequel vous atténuez le chiffre de nos pertes. Muni de notre visa, cette dépêche sera acceptée et transmise par la poste.

Il fallait bien en passer par là. La conversation, en se prolongeant, se détendit, devint moins agressive. Le Résident, qui était nommé depuis peu, ne cachait pas son désarroi.

— Quelle histoire, murmurait-il. Moi qui commençais une campagne toute de ruse et de diplomatie pour réduire le Tafilalet ! Il a fallu cette intempestive sortie pour tout gâcher. Voilà les pillards exaltés, nos troupes rejetées sur de vieilles positions, les tribus hésitantes de nouveau sous l'emprise des insoumis. Le premier responsable, le commandant Emmanuel, du poste d'Aït Yacoub, est mort. Mais l'ordre de sortir du poste, d'avancer est venu de plus haut. Tant pis pour les coupables.

Et cette nuit-là mon article, paraphé par le général Noguès, put partir pour Paris.

Le lendemain, je partis en auto pour le lieu de la bataille. J'en fus pour mon déplacement. Les ordres étaient stricts. On m'arrêta à Tadla et je dus rebrousser chemin.

Deux jours après, le sultan du Maroc partait en grande pompe pour la France et à Casablanca avait lieu en son honneur de splendides fêtes. Il y avait là tous les riches colons, les « hommes nouveaux » dont s'enorgueillit le Maroc, terre promise aux ressources inépuisables. Oui, le Maroc du Maréchal Lyautey, le Maroc de la côte et de la plaine !

Mais au même moment, sur la montagne, les pillards dansaient encore de joie autour des feux, en se partageant les dépouilles de nos soldats assassinés.

Je regagnai la France. Deux ans ont passé. Les officiers de renseignements, mystérieux et inlassables, ont repris la tâche compromise. Il y a quelques jours, ils ont achevé leur réseau de manœuvres, d'influence. Ils ont pu dire à l'état-major : « Allez-y ! »

Une opération rapide a enlevé le Tafilalet. Le nid des pillards est ruiné. El Kacem, le chef des pillards fanatiques, est traqué. Dans la palmeraie, nous nous sommes emparés des armes, des munitions, des insoumis. Vers le Sahara et vers la Mauritanie les rezzous vont se faire rares. Une légende mourra.

Paul BRINGUIER.

L'officier de renseignements, diplomate secret, est le vrai maître de ces régions.



Dans la montagne abrupte, on est obligé de transporter les blessés par des moyens de fortune.

— C'est ici, me disait-il, pour des officiers que ne peut satisfaire la vie de garnison en France, le seul refuge de l'aventure. Les officiers de renseignements forment les avant-postes aux confins de la dissidence. Dès qu'une tribu ou un groupe de tribus se sont soumis, un d'entre nous arrive, s'installe parmi nos nouveaux alliés. Il se trouve seul au milieu de gens qui, hier encore, massacraient nos sentinelles, mal apaisés, inquiets, farouches. Les dissidents ne sont pas loin : il suffit d'une maladresse pour rallumer la colère chez les récents soumis. L'homme au képi azur n'a pour lui que sa patience et sa diplomatie. Il commence par s'installer, se faire construire un petit fortin. Puis, il invite les notables, les apprivoise. En même temps, il pousse des émissaires vers les tribus hésitantes, engage des palabres. Des espions à son service se glissent chez les insoumis, les travaillent, le renseignent sur leur état d'esprit, leurs ressources, le nombre de fusils dont ils disposent. Parfois, il sent qu'une démonstration est nécessaire. Il part à la tête de son goum, se jette sur un village, rafle les armes, revient avec quelques otages.

« Peu à peu, il commence à tenir la région en mains. On parle de lui avec crainte, sous les tentes. Il reçoit des soumissions. Il est le maître absolu sur des pays immenses. Ses seuls rapports donnent à l'état-major la mesure de notre conquête. C'est lui qui dit parfois : La région en est à tel degré d'hésitation. Il faudrait maintenant un coup de force pour soumettre ces tribus.

« Le cheik que vous avez vu vient du sud, pour traiter d'une affaire qui devrait être résolue en dix minutes : une pression de sa part sur un douar nomade encore en

Après de longues palabres, les dissidents vaincus viennent déposer leurs armes et demander l'aman

rnous de
rgent des
t un chef
de rensei-
entourer
ainsi en
i dans la
burnous
s jusqu'à
rs après.
eur, cher-
et j'arri-
anti-Atlas,
n officier
évenu ; il
t d'argile
lieutenant
ois pur et
bleu-azur

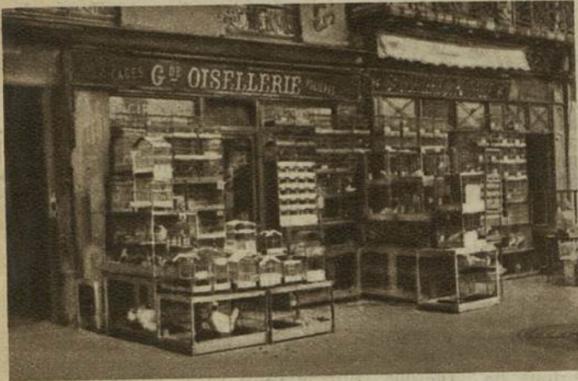
é la bien-
avec le-
thé avec
ous impa-
èce blan-
elques ta-
de salon
e chef de
je le lui
seule lan-
eu. Mais,
ne ni lui
nt, je me

igarettes.
is, le dos
es autres.
disait un
Il y avait
tour, ré-
res pas-
eva, nous
au seuil.
rés-midi,
us bavard-
t, le lieu-



PETITES CAUSES

Le massacre des innocents



Vous connaissez le quai de la Mégisserie : ce ne sont qu'oiseleurs aux boutiques bruyantes de pépiements.

Il y a trente ans, M. Léon Bérard quittait la Faculté de Droit et commençait une carrière judiciaire dont il ne se doutait pas qu'elle se poursuivrait un jour jusqu'à la garde des sceaux de l'Etat ; sa vie d'étudiant s'acheva par une de ces spirituelles prouesses qui sont dans sa manière ; dans la vieille bâtisse de la rue Soufflot où se forment les générations de juristes en herbe, il est encore quelques vieux professeurs qui se rappellent l'étonnante séance à l'issue de laquelle, sa thèse victorieusement soutenue, M. Léon Bérard fut proclamé docteur en droit.

Le futur chancelier de la République avait choisi comme sujet : *Le lapin de garenne devant la loi*. Ce fut, dans les annales de la Faculté, un jour mémorable : l'aimable fantaisie n'y est point encore très répandue.

M. Léon Bérard avait trouvé le moyen de publier deux cents pages sur les graves problèmes juridiques que le lapin — précisons bien : il ne s'agit que du lapin de garenne — soulève par ses bonds et divertissements... Mais il y aurait bien des volumes à écrire sur les conflits que les animaux suscitent aux pauvres humains : le pigeon est un des plus féconds en ce genre de soucis et c'est à des pigeons, mais voyageurs, que la 13^e chambre du tribunal correctionnel de la Seine a consacré récemment une de ses audiences.

Vous connaissez le quai de la Mégisserie : face à celui de l'Horloge, lugubre, dominé par les tours massives de l'ancien palais des Rois, la Mégisserie est, au contraire, tout animée et fleurie : ce ne sont que marchands de graines, collections des dernières nouveautés florales, issues, semble-t-il, autant de la science de l'horticulteur que de la baguette du magicien, oiseleurs dont les boutiques sont bruyantes de pépiements joyeux, froufrous d'ailes et envols limités par les barreaux des cages...

C'est dans l'une de ces boutiques que, le 20 mars 1930, s'effectua une descente de police qui dut faire croire au marchand, M. Roger Blum, qu'il avait commis un crime de taille.

Un rapide coup d'œil sur les volières, l'index tendu ici ou là, désignant les victimes et, en quelques secondes, malgré les cris du marchand, plus forts que les roucoulements plaintifs, trente-sept pigeons furent assommés contre les parois des tiroirs à graines...



Se basant sur la loi de 1927, le 13^e Chambre a juridiquement approuvé le massacre des innocents.

Belgique : ils avaient franchi la douane sans difficulté et... sans bague, bien entendu, puisqu'ils voyageaient sous l'étiquette de « pigeons destinés à la consommation ». A la frontière, les surveillants spéciaux les laissèrent entrer, après la perception des droits réglementaires ; c'est ainsi qu'ils parvinrent chez M. Lecocq à la Madeleine, près Lille, d'où ils prirent le chemin du quai de la Mégisserie.

— A quoi reconnaissez-vous un pigeon voyageur d'un pigeon ordinaire ? interrogeait M^r Buhot.

— Quand on en a vu un une fois, on ne peut se tromper, affirma, péremptoire, le brigadier : le bec, les ailes, la structure sont tout à fait caractéristiques.

— Gardez-vous d'une affirmation aussi tranchante, reprit en souriant le défenseur. Des hommes d'une science éprouvée conservent sur le sujet un doute que je dois retenir.

Et M^r Buhot de citer l'avis d'une autorité indiscutable, M. Lesbouries, professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort et titulaire de la chaire d'ornithologie qui fut créée l'an passé, la première de France. M. Lesbouries se montre très prudent dans le signalement des signes distinctifs du pigeon voyageur : attitude élancée, finesse des plumes et des pattes, carène vaste et profonde pour loger des muscles puissants. Oui, mais il peut y avoir des « sujets » douteux, des métis.

Il fallait donc, plaider M^r Buhot, employer la seule méthode équitable et sensée : désigner des experts qui, contradictoirement, eussent décidé. Le massacre a rendu tout contrôle impossible...

Au surplus, le défenseur souleva dans le débat juridique une subtile objection, tirée de la nationalité des volatiles défunts :

« La loi du 18 février 1927, dit-il, ne s'applique qu'aux pigeons nés en France : or, les trente-sept vic-

Le massacre des innocents ! C'étaient, paraît-il, des pigeons voyageurs ; et voilà pourquoi ils furent, sur-le-champ, condamnés à mort et exécutés. A ce meurtre légal ne se borna pas la mission de la police : M. Roger Blum fut poursuivi en correctionnelle, ainsi que deux autres marchands, M. Pierre Lecocq, qui avait expédié les volatiles, et M. Gaston Paris, qui s'était rendu coupable de je ne sais plus quelle contravention à la loi.

Il faut connaître la loi du 18 février 1927, en vertu de laquelle tous ces honnêtes commerçants étaient traduits en correctionnelle, tout comme des coquins. Elle punit de peines sévères ceux qui vendent des pigeons voyageurs non munis de bagues-matricules.

La bague-matricule, c'est l'état civil du pigeon voyageur, mieux, c'est son droit de cité. Que, pour une raison quelconque, évidemment indépendante de la volonté de l'oiseau, le cercle métallique vienne à tomber de sa patte, la bête est condamnée à mort. Elle ne peut vivre qu'avec sa bague. Loi cruelle et qui mériterait l'attention de la Société protectrice des animaux.

Que des raisons d'intérêt national motivent une surveillance précise des colombiers et de leurs hôtes migrants, d'accord. Mais pourquoi cette hécatombe sans débat, sans discussion ? Pourquoi tuer les pigeons, ne point les envoyer en fourrière ?...

Tout de même, et quelle que soit la loi en vigueur, nous approuvons les paroles de M^r Buhot, l'avocat des oiseleurs, lorsqu'il s'indignait de la mise à mort des trente-sept victimes... Elle fut opérée sans expertise contradictoire. Que penserait-on d'une poursuite engagée par le service de la répression des fraudes, sans que le prévenu ait été mis à même de faire procéder à un contrôle scientifique ? La mesure est si équitable et d'un bon sens si élémentaire que la loi elle-même l'a exigé.

Mais ici, pour les pauvres pigeons voyageurs, rien de semblable : une exécution sommaire, sans même un simulacre de jugement. Et si M. le Commissaire spécial et si M. le Brigadier s'étaient trompés !... L'erreur judiciaire serait irréparable et aucune sentence de révision ne rendrait la vie aux chairs qui palpaient encore sous les plumes ensanglantées.

Et M^r Buhot d'accuser, en termes courtois mais formels, les inspecteurs de s'être trompés.

Les pigeons provenaient de



La bague, c'est l'état-civil du pigeon voyageur.

« times étaient belges, provenaient des colombiers de Belgique... Ceci dit, mes clients doivent être acquittés, car ils ne pouvaient prendre pour des pigeons voyageurs les animaux que la douane et les surveillants de la frontière avaient considérés comme dignes d'être accommodés aux petits pois... »

Le tribunal n'a pas voulu suivre le défenseur : il a condamné à une amende de 50 et 100 francs chacun des oiseleurs.

Il a fait confiance au diagnostic sans recours du commissaire Martin-Claude et du brigadier Hély ; il a appliqué, sans distinction de nationalité, la loi de 1927, il a juridiquement approuvé le massacre des innocents.

Mais les oiseleurs ne s'inclinent pas devant ce jugement : ils feront appel et, s'il le faut, ils saisiront la Cour suprême... Jean MORIÈRES.

LES DOCUMENTS DU SIÈCLE 9^{fr}

Paul Bringuier

les hors la loi



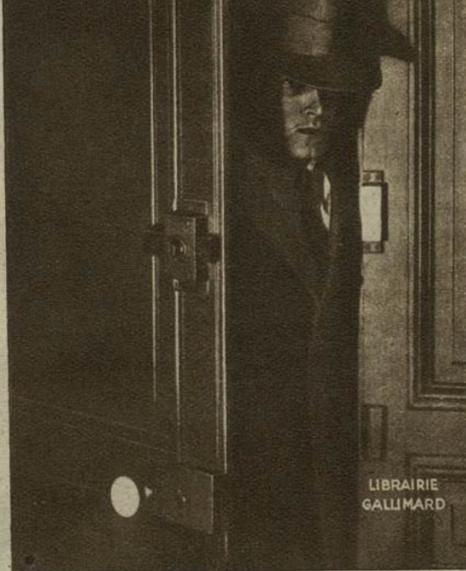
NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

9, RUE DUPUYTREN, PARIS

Le prochain chef-d'œuvre du roman d'aventures qui va paraître dans quelques jours

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES CHARLES KINGSTON

LE MYSTÈRE DE HIGHGATE



LIBRAIRIE GALLIMARD

CHARLES KINGSTON

a déjà publié dans la même collection : LES SEPT MAISONS

Pas de rhumes l'hiver, avec le Petit Pain de Tortosa

SUC DE RÉGLISSE D'ESPAGNE DIGESTIF ET PECTORAL RÉGLISSERIE DAUPHINOISE, VALENCE (DROME)

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 CE), Londres W. 1

FATALE RENCONTRE

Werwick (de notre envoyé spécial).

Les disparitions inexplicables, qu'elles rentrent dans le cadre des disparitions criminelles ou des fugues, seront toujours, pour ceux qui réfléchissent, un perpétuel sujet d'étonnement...

Encore est-il bien rare que notre curiosité soit satisfaite. Qu'est devenue Loulou Bataille, la disparue de la Java? Et les dix mille femmes qui chaque année sont portées absentes sur les registres de police? Et que sont devenus les fuyards illustres, l'abbé Delarue, M. d'Abbadie d'Arrast, aujourd'hui plus oubliés que s'ils étaient morts? Enfin quelle fut la cause véritable, profonde, des disparitions plus récentes et au sujet desquelles les explications données par les experts ne concordent pas encore: celle de M. Blarez, l'industriel de Nantes, qui fut retrouvé en Avignon, vêtu comme un pauvre, endormi sur un banc, ayant sur lui un portefeuille qui ne lui appartenait pas; celle de M. Christian Navarre, à propos de quoi on discute encore...

Une affaire analogue occupe Werwick. Elle a peut-être moins attiré l'attention du public que ses devancières; elle n'est cependant ni moins importante, ni moins mystérieuse.

M. Omer Dorny a disparu l'autre semaine, sans qu'il soit possible de savoir ce qu'il est devenu. Qu'un homme, qu'une femme du peuple disparaissent, qu'en changeant de nom ils décident de jouer une chance nouvelle, cela, qui est anormal, est à la rigueur compréhensible. Mais M. Dorny...

Dans tout le pays, où la Lys serpente, son nom est populaire, sa puissance est immense. C'est l'un des plus grands manufacturiers de Werwick. Le fanion de ses entreprises flotte

sur les dernières marches de la frontière franco-belge.

M. Dorny dirigeait la fabrication des fils « O. D. ». Il contrôlait des usines de tissage, des retorderies, des briqueteries. C'était un des maîtres de Werwick, et d'ailleurs sa famille a dans le pays une grosse situation morale, car l'oncle de M. Dorny est maire de Werwick. M. Omer Dorny avait d'autres titres à l'attention de ses concitoyens. Il était de ces fabricants qui, respectueux de la tradition, ont une apparence de simplicité et de cordialité, qui font oublier leur fortune. Il habitait une villa confortable, mais sans grand luxe, la *Bergotière*, où il rentrait chaque soir. On ne lui connaissait pas de ces histoires scandaleuses qui, dans les petits pays, ne manquent pas d'être sues. Sa femme, sa fille de dix-huit ans, constituaient, outre ses affaires, son unique souci.

Aussi l'émotion fut-elle grande à Werwick lorsque, le 5 janvier dernier, Mme Dorny, tout éplorée, vint apprendre au commissaire de police, l'actif M. Gerin, que son mari n'était pas rentré et qu'elle était dans l'inquiétude.

J'ai fait l'enquête en compagnie de M. Gerin. Elle a débuté par un coup de théâtre...

M. Dorny a donné, comme d'habitude, ses ordres le 5 janvier jusqu'à cinq heures et demi, ont expliqué les proches du disparu. Il a déjeuné normalement à la maison et nous a promis de rentrer tôt le même soir...

— Et puis ?
— Vers cinq heures, un passant l'a vu traverser le pont-frontière. Il paraissait se diriger vers l'estaminet de « l'Hôtel de Ville », qui se trouve dans le Werwick belge...

J'ai traversé la frontière. Je suis entré dans l'estaminet flamand. On s'y entretenait déjà du disparu, entre les discussions pour la préparation du prochain combat de coqs et pen-

dant les parties interminables du jeu en honneur dans le pays, le 421.

Le patron de l'*Hôtel de Ville* a déclenché le mystère.

— Eh! oui, j'ai vu M. Dorny vers cinq heures de l'après-midi. Je l'ai salué: « Bonjour! quel bon vent vous amène? »

« — Ne le savez-vous pas! a murmuré M. Dorny. Un gamin est venu de votre part à l'usine me dire qu'un homme qui voulait me voir m'attendait ici. »

« J'étais très étonné. J'ai répondu à M. Dorny qu'il devait avoir été induit en erreur, car je ne lui avais adressé aucun message. Il a répliqué d'une voix brève: »

« — Alors, je me suis trompé de cabaret! C'est ailleurs qu'on doit m'attendre... »

J'ai quitté l'*Hôtel de Ville* et je suis entré dans tous les autres cabarets du Werwick belge. Partout M. Dorny était entré aussi. J'ai appris que, vers six heures, le patron de « l'Hôtel de Ville » l'avait vu revenir. M. Dorny avait insisté.

— Voyons! Souvenez-vous. Un gosse est venu de votre part me dire que l'homme qui m'attendait chez vous ne pouvait pas rentrer en France...

M. Gerin et moi, nous devions bientôt faire une autre découverte. Cela nous arriva au « Sultan », en face de l'estaminet de « l'Hôtel de Ville ». Là, le patron murmura:

— Parfaitement. J'ai vu M. Dorny le 5 janvier, vers six heures. Il faisait nuit. La brume tombait, opaque. Il est entré dans la cabine téléphonique et, détachant le micro, a parlé. La conversation a duré un quart d'heure.

— Qu'a-t-il dit ?
— Le cabaretier a haussé les épaules.

— Il a payé sa communication, puis il est parti...

— Où ? Dans quelle direction ?
— Je l'ignore...

Nous n'en étions pas arrivés à la fin de nos découvertes. Une nouvelle surprise nous attendait à « Wlanhuis », un cabaret flamand, où l'on s'appretait à descendre les rideaux de fer, car on se couche tôt à Werwick.

Il habitait une villa confortable mais sans grand luxe, « la Bergotière » (ci-dessous).



M. Omer Dorny (à gauche) était l'un des plus grands manufacturiers de Werwick.

Le commissaire Gerin découvrit un mouchoir maculé de sang.

M. Gerin fit faire immédiatement des recherches sur la Lys aux eaux noires qui roulent peut-être un cadavre.

— Mais oui, j'ai vu M. Dorny le 5 janvier, s'exclama le cabaretier. C'était vers neuf heures du soir. La porte s'ouvrit: il entra. Il avait le visage ensanglanté. Son arcade sourcilière saignait. Il ne paraissait plus lui-même. Il jeta sur moi un regard égaré. Je lui proposai de le panser. Il refusa.

« — Ne faites pas attention à moi, murmura-t-il. Mon contremaître habite tout près d'ici. Je vais chez lui. Il me donnera des soins. Je n'ai besoin que d'un verre d'eau... »

« J'ai insisté. Il a eu un geste d'impatience. Je l'ai questionné: »

« — Mais, que vous est-il donc arrivé ?
« Il est parti sans me répondre... »

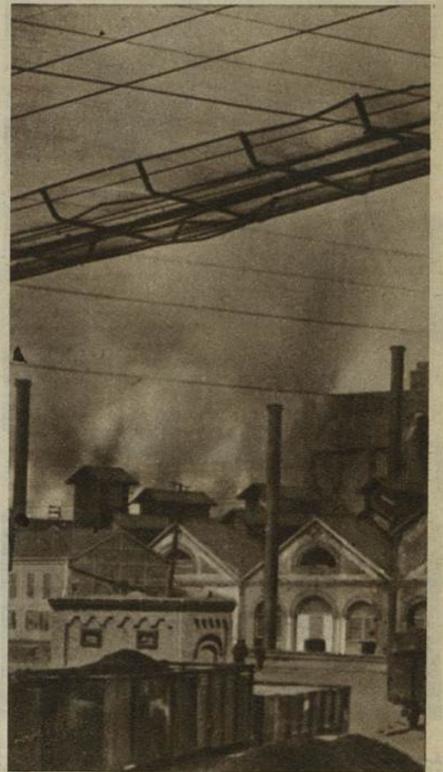
— Dans quelle direction est-il allé ? interroge M. Gerin.

— Du côté de la rue de la Pompe-à-Feu. C'est là que vit son contremaître...

Nous avons frappé à la porte de l'ouvrier. Décidément, nous allions de surprise en surprise. L'homme n'avait pas vu M. Dorny le soir du 5 janvier, ni les soirs suivants. La trace du fabricant, à partir du « Wlanhuis », était perdue...

Tout au plus apprit-on qu'un peu plus tôt, vers huit heures du soir, un jeune homme croyait avoir aperçu M. Dorny, dans la même rue, debout, tête nue sous un réverbère. Il consultait sa montre. Que lui importait la mesure du temps ? Avait-il donc un rendez-vous, et avec qui ?

On a cherché. Recherches vaines. Une trouvaille a pu laisser croire qu'on touchait au but. On retrouva en effet, un mouchoir taché de sang dans une impasse déserte de la rue

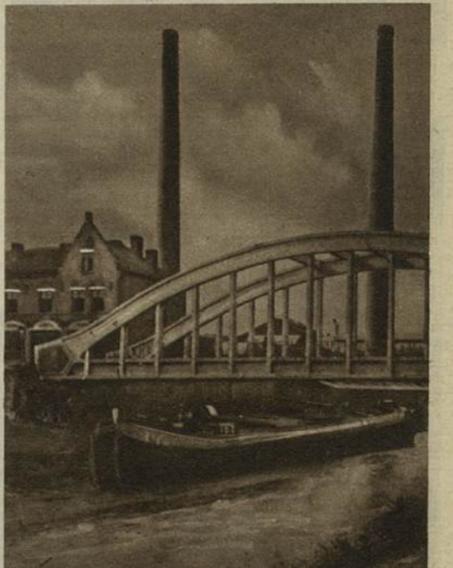


M. Dorny contrôlait des usines de tissage, des retorderies, des briqueteries.

de la Pompe-à-Feu. Quelqu'un s'était-il donc battu là ? Tous les habitants de l'impasse furent interrogés. Ce sont tous des gens honorables. Ils n'ont entendu aucun bruit pendant la nuit du 5 janvier...

Maintenant, dans les cabarets flamands, on évoque le maître de la *Bergotière*, la villa aux tuiles rouges que dissimulent des frondaisons. Des hypothèses naissent tandis que s'allument les pipes.

On se pose des questions sans réussir à répondre. Qui était l'inconnu que M. Dorny recherchait ? Pourquoi, alors qu'à 18 heures il était en pleine force, sans souci visible, a-t-il reparu, blessé, trois heures plus tard ? Pourquoi a-t-il refusé de s'expliquer sur sa blessure ? Pourquoi a-t-il faussement laissé croire qu'il allait voir son contremaître ? Qui attendait-il sous un réverbère, tandis qu'il consultait sa montre ? Pourquoi ce rendez-vous apportait-il un trouble dans l'existence d'un fabricant qui, jusque-là, n'avait eu que des habitudes régulières ? Et, enfin, quel ascendant pouvait donc exercer un inconnu sur un industriel puissant, accoutumé à se faire attendre par de très grands personnages, pour



Vers cinq heures, un passant a vu le disparu qui traversait le pont-frontière.

réussir à se faire chercher, pendant quatre heures, en pleine nuit, par un homme blessé?...

On examine les moindres mots que M. Dorny a prononcés pendant la soirée mystérieuse. « Il s'agit d'un homme qui ne peut venir en France! » Quel homme donc? Quels sont donc ceux à qui la frontière est interdite? Les expulsés? Les interdits de séjour? Mais, alors, quelle était donc la double vie de M. Dorny?...

Le mystère, toujours entier, justifie ces hypothèses, un peu bizarres, peut-être sans fondement. Ne sait-on pas à Werwick qu'une tourbe de mauvais garçons pullule à la frontière? Deux poteaux-frontières seulement séparent les deux pays: France et Belgique. Et c'est là que se fait la fraude du tabac, de la cocaïne..., la traite des blanches. Ne sont-ce pas de misérables trafiquants qui ont attiré M. Dorny dans un guet-apens ?

Dans quel but? répliquent les sceptiques. Faites vous donc de M. Dorny un nouveau Procureur Hallers?

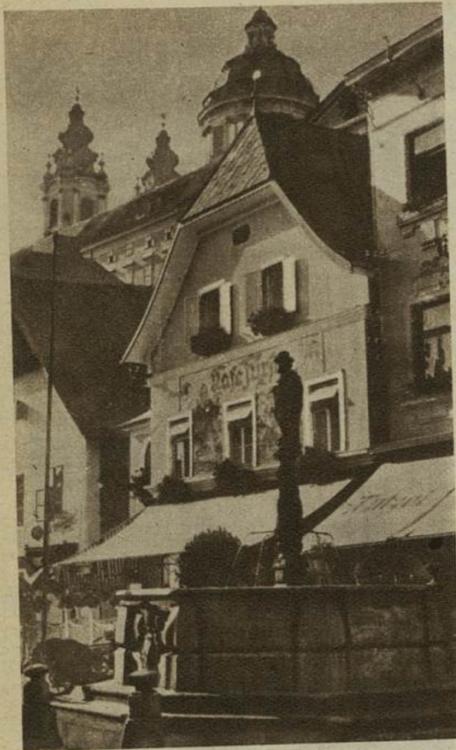
M. Dorny, devenu fou, serait-il parti à l'aventure? C'est encore une autre hypothèse. On s'est souvenu que M. Dorny fumait beaucoup, que sa vue avait baissé. Mais de là à l'amnésie ou à la dépersonnalisation...

Les regards des passants suivent les eaux noires de la Lys, comme si elles portaient un cadavre...

M. LECOQ.



AU RENDEZ-VOUS DE



Les « cafés des veuves », après la diabolique invention de Grubler, pullulent maintenant à Vienne (ci-dessous) et dans les agglomérations de plaisance (ci-dessus) qui bordent le Danube.



VIENNE
(de notre correspondant particulier).

L'APPEL résonna pour la deuxième fois. Otto Leithner, un des chefs de la police de Vienne, décrocha son téléphone. Son visage se crispa. Nous entendîmes un ordre

bref. — Inspecteur Adler ! Faites chercher le dossier de Justine Mahr. Vous vous occupez de l'enquête. Justine Mahr vient d'être assassinée...

On connaissait Justine Mahr à l'hôtel de la police. Qui n'eût connu la veuve d'un haut fonctionnaire de l'Etat, un homme important, presque un ministre ! Justine Mahr était une riche veuve, un peu trop riche, un peu trop recherchée sans doute, ce qui lui donnait une originalité touchant peut-être au ridicule — car elle était quadragénaire. Mais c'était, en tous cas, un des personnages curieux de la ville de la danse.

Elle avait parfois bénéficié — à son insu — de la protection que la police accorde aux femmes solitaires et riches, lorsque, montrant trop de goût pour le mariage — ou pour l'amour — elles risquent de devenir la proie des coureurs d'aventures.

L'inspecteur Adler consulta rapidement le dossier ; il serra quelques mains, puis il prit la direction de la Wieden, où habitait Justine Mahr...

Je le suivis. Une auto de la police, où trois inspecteurs subalternes étaient déjà installés, nous emmena vers la Wieden. Pendant la route, Adler examinait, à haute voix, le cas de Justine Mahr.

— Elle était de ces femmes dont le mariage a, pendant trop longtemps, comprimé les instincts et qui, après avoir vécu avec un homme dans leur vie, cherchent l'homme de leur vie. Elles sont, comme cela, des milliers à Vienne. Autant de folles !...

« Elles veulent un homme qui leur plaise. Si elles en avaient l'audace, elles iraient le chercher dans la rue, comme des prostituées. Les hommes de la rue leur sont utiles pour des aventures galantes, mais sans suite. Leur ambition va plus loin — jusqu'au mariage.

« Ce sont les hommes qui manquent le plus. Il y a depuis presque dix ans, à Vienne, une espèce qui disparaît — celle des hommes mariables. Que ne feraient-elles pas pour en trouver ?... »

— Mais alors, Justine Mahr ? questionnai-je. — Je ne sais pas ce qui s'est passé, murmura rapidement Adler. Un policier ne doit jamais avoir des idées préconçues... Cependant, je connaissais trop bien les habitudes de Mme Mahr pour ne pas prévoir une explication logique du crime... Une femme qui avait deux enfants, deux fils mariés !... Et elle se serait laissée entraîner à fréquenter n'importe qui, à condition qu'on lui parlât d'amour...

Nous arrivâmes dans la Wieden. La concierge de l'immeuble où avait vécu Justine Mahr nous attendait. Un gardien de la paix se tenait devant la porte entr'ouverte. Il désigna la cuisine...

— C'est là, dit-il. — Nous aperçûmes un corps étendu. Adler s'approcha comme si la mort ne pouvait plus l'impressionner. Justine Mahr avait le crâne fracassé. On ne voyait plus son visage, mais seulement une forme sanglante. Le sang s'était enlégé sur la poitrine. Il collait à sa robe. Justine Mahr était vêtue d'une robe de soirée ; on releva sur son bras la tra-

ce d'une coupure, comme si l'assassin, pour aller plus vite, lui avait arraché ses bracelets. Nous allâmes ensuite dans la salle à manger. Une table était encore servie ; deux couverts étaient mis ; une cigarette fumée à moitié était en équilibre sur le rebord d'un cendrier. Il était clair que le crime avait eu lieu à la fin d'un souper. Sur le parquet nous trouvâmes l'instrument du meurtre, un lourd marteau. L'assassin avait rapidement appris à connaître la maison, puisque, dans cette habitation bourgeoise, où régnait un luxe d'avant-guerre, il avait su trouver l'outil...

Debout, dans l'entrée, la concierge, les domestiques, attendaient d'être interrogés, tremblants comme des coupables.

— A quelle heure Mme Mahr est-elle rentrée ? questionna l'inspecteur Adler.

— Vers trois heures du matin, répondit la concierge d'une voix hésitante. Elle n'était pas seule. Mais comme elle rentrait souvent le matin à la même heure, et accompagnée, je ne me suis pas préoccupée de savoir avec qui elle était...

— Avez-vous vu quelqu'un sortir ? — Non... Mais peut-être l'assassin a-t-il ouvert la porte sans faire de bruit, avec le clef de Madame...

La femme de chambre donna d'autres détails qui avaient de l'intérêt.

— Madame avait retiré le matin même trois mille schillings de la banque (environ dix mille cinq cents francs de notre monnaie) et elle avait reçu il y a quelques jours un chèque de quatre mille schillings...

— Savez-vous où elle est allée ce soir-là ? — Mais, au « Café des Veuves », répondit la domestique du ton le plus naturel... Madame, c'était la señorita Arranjuez...

Nous sommes allés, Adler et moi, le même jour au « Café des Veuves ». Adler y voulait retrouver l'assassin... J'y ai cherché les drames modernes de la ville de la danse...

■ ■ ■

« N'avais-je pas connu, comme tous les Viennois, un peu curieux de pittoresque, la señorita

Arranjuez, l'illustration du « Café des Veuves » ?

Il y a eu à Vienne un homme de génie — d'un détestable génie. C'était Anton Grubler, un cabaretier de la Wiener. Il dirigeait une de ces tavernes où se boit le vin nouveau et la bière la meilleure de Munich, tandis que des tziganes jouent des airs à la mode. Il faisait de mauvaises affaires, car les événements veulent qu'on boive beaucoup moins de bière et de vin. Il a pensé à faire de sa taverne la maison des Inconsolés.

La maison de l'amour sérieux !... Et il a fait peindre une large enseigne :

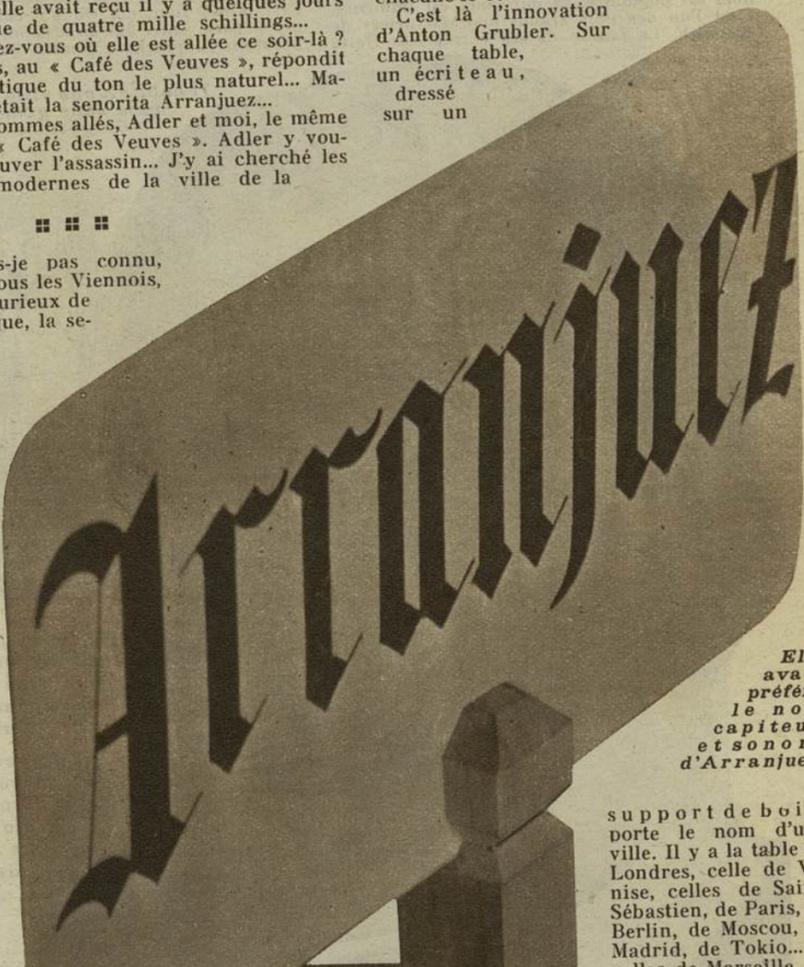
CAFÉ DES VEUVES
COURRIER D'AMOUR

SECRET DE LA CORRESPONDANCE ASSURÉ
Ouvert jusqu'à quatre heures du matin

La taverne autrefois désertée s'est remplie. Toutes les Viennoises qui n'ont plus de mari y sont accourues — et les vieilles femmes qui ont voulu faire croire à leur veuvage. La haute société de Vienne, tous les désœuvrés sont venus voir cet étrange marché au mariage et à l'amour...

Pittoresque marché !... Imaginez une grande salle aux lumières éblouissantes. Les murs, les plafonds couverts de glaces réfléchissent à l'infini l'artificielle clarté et les visages. Une cinquantaine de tables, rapprochées, sont accumulées dans ce décor banal. Mais — ô invention nouvelle — elles constituent chacune le centre d'un monde...

C'est là l'innovation d'Anton Grubler. Sur chaque table, un écriteau, dressé sur un



Elle avait préféré le nom capiteux et sonore d'Arranjuez.

support de bois, porte le nom d'une ville. Il y a la table de Londres, celle de Venise, celles de Saint-Sébastien, de Paris, de Berlin, de Moscou, de Madrid, de Tokio... et celles de Marseille, de Leipzig, de New-York... Sans oublier les villes et les villages autrichiens moins connus dans le monde, Gratz, Villach, Hinterbrühl, Klosterneuburg...

A partir de minuit seulement, ce monde, jeté au hasard d'un cabaret de la Wiener, s'anime. Tandis que les serveurs accumulent sur les tables le café, la bière et le vin du pays, tandis que la musique monte, enfiévrée, langoureuse, exaltante, les villes, entre elles, communiquent. Par le regard, par des téléphones portatifs, par des messages cachetés.

S'il est vrai que l'écriture révèle le caractère,

Le marché au mariage et à l'amour a lieu dans une salle aux lumières éblouissantes, où sont accumulées une cinquantaine de tables toutes munies d'un écriteau portant le nom d'une capitale ou d'une ville.

« VEUVES »

au « Café des Veuves » l'écriture surtout est reine. Aussi, parmi les soucoupes, les écriboires sont-elles en bonne place. Notez que chaque table est généralement réservée à une seule personne. Les groupes sont rares. Ainsi chacun peut-il facilement voir qui lui plaît...

Quand minuit sonne, le jeu de l'amour, des fiançailles et du hasard commence. « Nice » a compris l'ennui où se morfond la blonde et romantique représentante de New-York. Une feuille rose se couvre de propos languoureux. « Me plaisez-vous ? Vous me plaisez ! » Une enveloppe : les lettres sont toujours closes, au « Café des Veuves ». Une sonnerie de timbre... La lettre va franchir les continents. En route, facteur !...

Le facteur du « Café des Veuves » — le postillon des villes et des continents — est vêtu comme un courrier autrichien. Sa casquette haute, son uniforme, où brillent des galons, en font presque un personnage d'opérette. Une sacoche aux lettres est retenue par des courroies, sur sa hanche. Elle est toujours bien garnie... Les clients et surtout les clientes écrivent beaucoup, au « Café des Veuves »...

J'avais vu correspondre, ainsi, Justine Mahr — la senorita Arranjuez. Elle n'était connue que sous ce nom au cabaret de la Wiener. On l'y tournait en dérision, car, bien qu'elle fût fanée et vieillie, elle avait la réputation d'être une des plus redoutables chasseresses d'hommes. On la savait riche et les prétendants, souvent assez jeunes, se faisaient un amusement de sa faiblesse. Aus-

que d'en deviner le sens, mais un étudiant avait réussi à lire « cher amour » et il en avait fait des gorges chaudes... Ils demeurèrent jusqu'à deux heures du matin, éloignés l'un de l'autre, jusqu'à ce que, enfin, le postillon, lassé, les eût invités à se réunir à la même table. Un billet — le dernier — tomba sur le parquet. Ce fut le seul auxquels ils ne prirent pas garde. On y lisait : « Une femme comme vous ne peut pas rester longtemps veuve ! »

La musique jouait, en l'honneur des fiançailles, et les verres s'emplissaient. Nous vîmes, en même temps, s'or-



Toutes les Viennoises qui n'ont plus de mari et les quadragénaires qui ont voulu faire croire à leur veuvage y reprennent chaque soir leur poste d'observation.

ganiser le mariage de « Marseille » et de « Tokio », de « Budapest » et de « Honolulu ». Le postillon laissa voir des messages qui ne contenaient qu'une seule phrase : « Puis-je aller près de vous ? », et des réponses constituées par un unique mot : « Urgent ! ».

Il y eut des scènes comiques. « Buenos-Ayres », un quadragénaire boiteux, employa la majeure partie de la nuit à persuader à « Gratz », une brune qui avait de beaux yeux, qu'il n'était ni marié, ni sérieusement lié à une femme quelconque. « Gratz » — qui jurait de n'avoir que trente-deux automnes — lui affirmait que cela lui paraissait impossible, tout cela par les soins du postillon. Il y eut enfin un armistice et « Buenos-Ayres » vint s'asseoir à la table de « Gratz ». Déjà le postillon donnait des signes d'impatience, comme si l'habitude de sa profession originale ne lui avait pas appris qu'une victoire trop facile n'est pas une victoire...

Ah ! les soupirs du postillon ! Quel contentement il manifestait lorsque « Copenhague » se décidait à ne plus utiliser la plume et le papier pour séduire « Leipzig », mais seulement ses lèvres... Il eut à se réjouir, pendant la dernière soirée de la senorita Arranjuez, du mariage de « Londres », de « Paris », de « Moscou » et de « Wiesbaden »... Il vit aussi partir « Arranjuez » au bras de « Hambourg ». Le sort de Mme Justine Mahr était cette fois décidé...

Adler et ses inspecteurs ont cerné le « Café des Veuves ». Puis le polföiar a interrogé tous les convives...

Pitoyables fiancées... Tout ce que Vienne compte de repris de justice et d'hommes suspects paraissait s'être donné rendez-vous cette nuit-là à la taverne Grubler. On a retrouvé « Constantinople » : il avait été condamné l'an dernier dans une vilaine affaire... Et « Budapest » portait sur lui un revolver et un stock de faux billets de banque — de ces billets qu'il est facile de demander à une fiancée d'échanger, pour la commodité du paiement, contre des coupures véritables...

Qui connaissait « Hambourg » ? Les femmes l'ont décrit non sans terreur. Les hommes ont gardé le silence... Le postillon a murmuré :

— Ce n'est pas ici qu'il venait le plus souvent, mais on le trouvait plutôt, dès minuit, chez Adolf Reiber...

Ainsi ai-je découvert que les « Cafés des Veuves » pullulent à Vienne et dans la banlieue, jusque dans les agglomérations de plaisance qui bordent le Danube. Nous en

visitâmes une dizaine, de dix heures à minuit. Le postillon du cabaret Grubler nous servait de guide. Je crois qu'il appartenait, indirectement, à la police secrète, et en tous cas il était le premier à avoir prêté attention au dernier compagnon de Mme Justine Mahr, à son assassin présumé...

Nous avons visité ensemble les marchés publics des amoureux de vieilles femmes. Il y en a où le verre de café se paie seulement deux schillings et d'autres où ne se boit que du champagne. Partout la même débâche de décors était étalée. Malheureuses veuves !... Il est vrai que le flirt encourage parfois l'espérance... Mais elles n'avaient pas, comme Adler, le droit de plonger dans les existences, de confronter les états civils avec les registres de police. Ah ! si elles avaient su sur qui il leur était arrivé de fonder un espoir !...

Parmi les centaines d'hommes que les policiers ont interrogés cette nuit-là, dans Vienne, trois ont été reconnus par Rudolf le postillon. Non pas comme les compagnons de la dernière nuit de la senorita Arranjuez, mais parce qu'ils avaient correspondu avec elle pendant les nuits précédentes. Ils ont été conduits à la police. Ils gardaient une tranquille assurance. Au « Café des Veuves », Mme Justine Mahr avait trouvé tant de maris !...

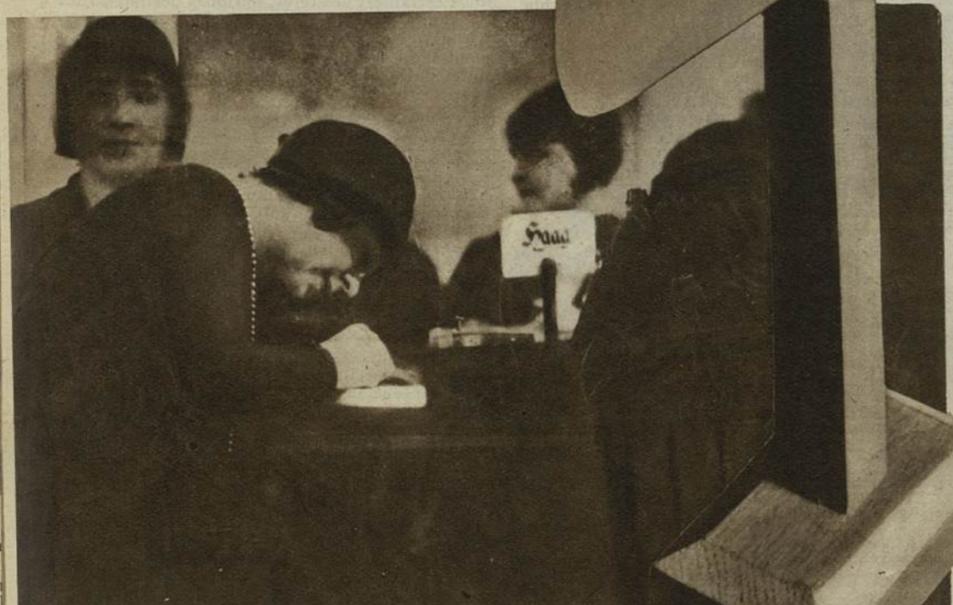
Du moins, l'un — un mauvais garçon qui fut inculpé l'an dernier dans une affaire de contrebande — a donné une indication précieuse. Il a précisé qu'au matin du crime, un musicien de Vienne — qui avait mauvaise réputation et qui d'ailleurs a disparu — avait tiré vanité d'une prise importante : une fortune de plusieurs milliers de schillings, et le signalement de cet homme correspond à celui du dernier compagnon de la senorita Arranjuez !...

Sans doute a-t-il quitté l'Autriche ! a-t-il murmuré, goguenard...

La T. S. F. de police internationale — le S. O. S. des polices du monde enfin groupées sous un même drapeau — a répandu son signalement. Il est guetté aux frontières. Mais s'agit-il de l'assassin de Mme Justine Mahr ?...

Néanmoins, le patron Grubler préside toujours, chaque jour, dans le décor des glaces et des lumières éclatantes, au concile des veuves de Vienne. « Copenhague » et « Stockholm », « Marseille » et « New-York », « Berlin » et « Varsovie », assises aux mêmes tables, guettent toujours l'espoir que peut leur apporter la sacoche rebondie de Rudolf, le postillon... Que leur importent les conseils des moralistes, puisque, dans les « Cafés des Veuves », il se trouve des fiancés qui savent bien écrire de l'amour !...

N. TASSIN.



Les clientes écrivent beaucoup et remettent au postillon leurs billets doux.

si le courrier de la senorita Arranjuez était-il des plus volumineux, des plus lourds.

Chaque nuit représentait pour elle le prologue d'un nouveau roman. Ses héros étaient parfois glabres et minces, parfois moustachus et bedonnants comme d'anciens officiers de la garde. Il en était de moins recommandables — ce n'étaient pas toujours les moins beaux !...

La dernière fois que je l'avais vue, elle avait demandé la communication avec « Hambourg ». « Hambourg » était un homme de trente-cinq ans, au profil agréable, un peu trop pompadé peut-être, mais qui savait regarder avec une assurance d'amoureux les femmes qui atteignaient la quarantaine. La partie s'était jouée à trois personnages, car une quinquagénaire blonde, assise sous le pavillon de « Stockholm », avait aussi jeté son dévolu sur « Hambourg ».

« Hambourg », avant de lire le message de « Stockholm », assura le brillant qui étincelait sur sa cravate. Il ouvrit la lettre, la parcourut et parut hésiter. On lui remettait, en effet, un message de la senorita Arranjuez. Il le conserva dans sa main, en manière d'hommage, tandis qu'il parcourait l'autre lettre. La senorita Arranjuez ne donnait-elle pas l'impression d'être la plus riche !... Il demanda enfin du papier et répondit quelques lignes courtoises, mais indifférentes à « Stockholm », d'une indifférence apprêtée, mais non sans réserves, car il ne faut pas décourager les veuves quinquagénaires !... « Stockholm » les lut, non sans soupirer, puis elle sonna le postillon pour faire tenir un message à « Paris ». Puisque l'Allemagne ne voulait pas d'elle, elle s'adressait à la France...

Le manège de la senorita Arranjuez et de « Hambourg » nous avait beaucoup intéressés ce soir-là. Outre les vieux messieurs et les vieilles dames, il y avait quelques étudiants dans la salle, et ils étaient prompts à la moquerie. « Hambourg » avait tout d'abord jeté un regard éloquent dans la direction d'Arranjuez et une mimique expressive lui avait fait comprendre que la forteresse était toute préparée à se rendre. Le postillon avait transmis leurs demandes et leurs réponses. Le secret de la correspondance étant assuré au « Café des Veuves », il n'avait été possible



Justine Mahr (à gauche), intrépide chasseresse d'hommes, habitait une confortable villa de la Wieden.

MONSIEUR de PARIS

La vie secrète du bourreau, par UN TÉMOIN

IV. - Misère et grandeur du bourreau (1)

Un jour-là, les Deibler, ayant graissé le fourgon et savonné les bois, quittèrent furtivement Paris.

Le 5 juillet, le moine Hadelt, assassin du Père Ildefonse, était guillotiné à Valence et, le 10 juillet, c'était, à Monbrison, le tour de Ravachol.

Le lendemain, 11 juillet, dès l'aube, et jusqu'au 14 juillet inclus, des groupes inquiétants rôdèrent au Point-du-Jour, guettant Deibler. Mais on n'entendait plus parler de ce dernier. Il ne reparut pas à son domicile et, le 15 juillet au soir, une feuille quotidienne imprima :

On a enlevé l'exécuteur

Les anarchistes ne pouvaient retenir une joie féroce. En haut lieu, on affectait une prudente réserve. Le 16 et le 17, toujours rien. Paris s'inquiétait. Brusquement, le 19, on apprit que le bourreau venait d'exécuter Communal, à Rennes ; le 21 juillet, c'était Tardieu, à Caen et, le 23, Martini, à Montpellier.

Le 25, satisfaits de leur fructueux « tour de France », les Deibler rentraient à Paris ; Ravachol était oublié, mais on se demanda longtemps ce que les exécuteurs avaient fait du 10 au 18.

C'est un journal bordelais qui donna la clef du mystère. Deibler avait été vu à Lourdes. Et cette indication fut la première manifestation de la mystique du bourreau.

Il n'en avait d'ailleurs pas fini avec les anarchistes. En février 1894, c'était Vaillant, en juin Emile Henry qui éternuaient dans le panier de son sur la place de la Roquette. Aussitôt, les menaces reprurent, nombreuses et précises.

■ ■ ■

Un soir, Louis Deibler rentrait chez lui. Il venait de faire une promenade solitaire. Des nuages bas couraient sur la Seine et semblaient s'accrocher aux toits des maisons. La journée avait été chaude et le bourreau, comme le commun des mortels, savourait la fraîcheur du soir. Il commençait à s'inquiéter des risques inhérents à sa carrière. Le sceptre que

lui avait transmis son père tremblait dans ses mains débiles. Sa naissance l'avait prédestiné au service de la Mort. Il était condamné, en punition d'une faute inconnue, à tuer, toujours tuer. L'Ancêtre pensait accomplir une besogne salvatrice. Lui, paraissait subir un châtement.

Le voyage à Lourdes avait été la première manifestation d'un état d'esprit qui se concrétisait peu à peu. De plus en plus, la réprobation unanime pesait sur les épaules frêles du boiteux dont la silhouette claudicait sur le trottoir. Remarqua-t-il que, en ce moment, il n'était plus seul dans la rue ? Que trois ombres inquiétantes marchaient derrière lui ? Un camelot vint se jeter dans ses jambes, brandissant des journaux dans la main et le regardant fixement :

— Votre dernière heure est arrivée !

Achetez la Dernière Heure !

Le bourreau tressaillit, sortant de ses pensées funèbres. Mais il était trop tard. Il était enlevé, porté vers un coupé qui stationnait à quelques mètres. Il cria...

Fort heureusement, des voisins accoururent ; les ravisseurs durent abandonner leur proie. L'affaire ne fut pas ébruitée. Mais une longue surveillance et de nombreuses rafles furent organisées dans le « quartier maudit ». Désormais, le vieil exécuteur ne sortit plus qu'accompagné de son fils.

Quinze jours après, les jurés du Rhône condamnèrent à mort Caserio, l'assassin du Président Carnot. Les Deibler se rendirent à Lyon ; le père était inquiet et sombre. Il n'y eut heureusement pas d'incident.

Misère et grandeur d'un homme ! Il n'est pas douteux que, à la fin de sa vie, Louis Deibler redoutait la guillotine. Elle l'attirait et l'effrayait à la fois. Il ne cherchait plus à expliquer, à justifier son rôle dans la société. Mission divine ou châtement, il n'essayait plus de savoir.

Mais ce qu'il savait bien, c'est que la machine infernale avait une sorte de vie propre. Il avait cru en être le maître et, ouvrier consciencieux — ouvrier de mort —, à la veille de chaque exécution capitale, il vérifiait les rouages et les pièces. Le triangle brillant qui, entre les deux montants de bois, glissait comme un éclair, était l'objet de sa sollicitude. Peu à peu, toutes ses pensées furent tournées vers la sinistre bascule. Il sut qu'elle avait besoin de chair humaine, qu'elle aimait être imbibée du sang tiède des victimes...

Ce fut une révélation soudaine, indiscutable, comme s'il avait été touché brusquement par une vérité infernale. Il savait que, lorsqu'on la laissait trop longtemps au repos, la merveilleuse mécanique traduisait son mécontentement par une mauvaise volonté évidente. Elle n'obéissait plus au commandement, se révélait capricieuse. Elle vivait enfin !

Louis Deibler l'appela :

« la mangeuse d'hommes ». Elle devint comme une maîtresse exigeante et cruelle, mettant à rude épreuve ses nerfs épuisés. Le 30 août, il recut l'ordre d'aller exécuter un prêtre, l'abbé

Bruneau, à Laval. Cette réquisition lui donna un coup terrible. Sa piété était grande et, chaque dimanche, sa place était marquée à l'église Notre-Dame d'Auteuil. Il communiait fréquemment et ce n'était pas un secret pour les paroissiens de savoir qu'il mettait des gants pour s'approcher de la Table Sainte alors que d'autres les enlèvent. Guillotiner un curé, tout indigne qu'il fût, le bouleversa et, sans son fils, il se serait sans doute récusé. Dans l'aube livide, il but, avant d'aller chercher le condamné, un puissant cordial. Quand il ressortit de la prison avec sa proie, il était plus pâle qu'elle :

— Je prierai Dieu pour vous ! lui dit l'abbé Bruneau en se laissant couler sur la bascule.

— Je vous remercie, répondit Deibler.

Le couteau tomba, la guillotine démoniaque vibra affreusement, le sang gicla sur les exécuteurs.

Dès lors, Louis Deibler ne réagit plus. Il ne parvint jamais à se soustraire à l'affreux cauchemar et, le 18 janvier 1897, alors qu'il venait de « raccourcir » un nommé Hursch, à Nancy, il fut atteint de mal étrange, redouté de ceux dont la profession est de vivre dans le sang ; l'hémophobie. Le vieux bourreau voyait rouge et se croyait à tout instant inondé du poisseux liquide. Quand, le 28 juin 1898, le couperet se fut abattu sur le col du sinistre Carrara, le champignoniste « crémateur », on entendit Louis Deibler crier à plusieurs reprises :

— Vite, vite, de l'eau, j'ai du sang partout !

Or, il était facile de voir qu'il se trompait. Mais l'obsession, née de ses craintes, de ses terreurs, le tenait et ne le lâcha plus. La nuit, il rêvait de la guillotine, la voyait se multiplier à l'infini ; l'atroce lunette jouait automatiquement, le couteau se déclenchait ; la machine de mort réclamait des têtes, toujours des têtes...

Le jour, il arrivait au bourreau d'examiner ses mains épaisses et de les frotter machinalement l'une contre l'autre. Après quelques minutes de ce manège, il questionnait son entourage :

— N'ai-je pas du sang, là, sur la peau ?

— Vous vous trompez.

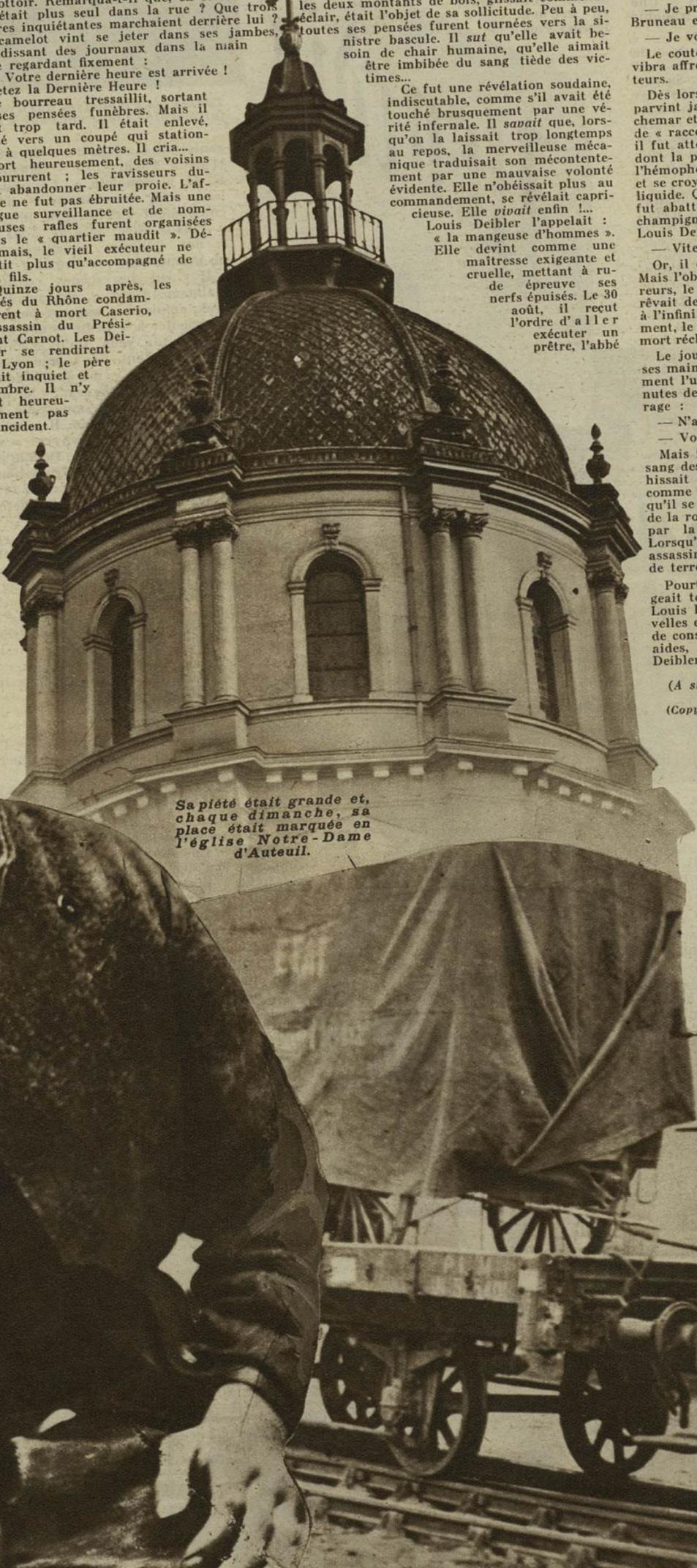
Mais il insistait. Il lui semblait que tout le sang des condamnés qu'il avait exécutés envahissait la chambre et montait autour de lui comme une marée gluante. Il lui arrivait, lorsqu'il se trouvait en face des siens, de s'effrayer de la rougeur de leur visage. Il était hypnotisé par la pensée exclusive de la guillotine. Lorsqu'il lui fallait aller donner la mort à un assassin, il tremblait. Maintenant il était pris de terreurs inexplicables.

Pourtant, la « mangeuse d'hommes » exigeait toujours ses services. Et c'est alors que Louis Deibler, incapable de pratiquer de nouvelles exécutions, obsédé mais jaloux, refusant de consentir à céder la guillotine à l'un de ses aides, la confia à son propre fils : Anatole Deibler.

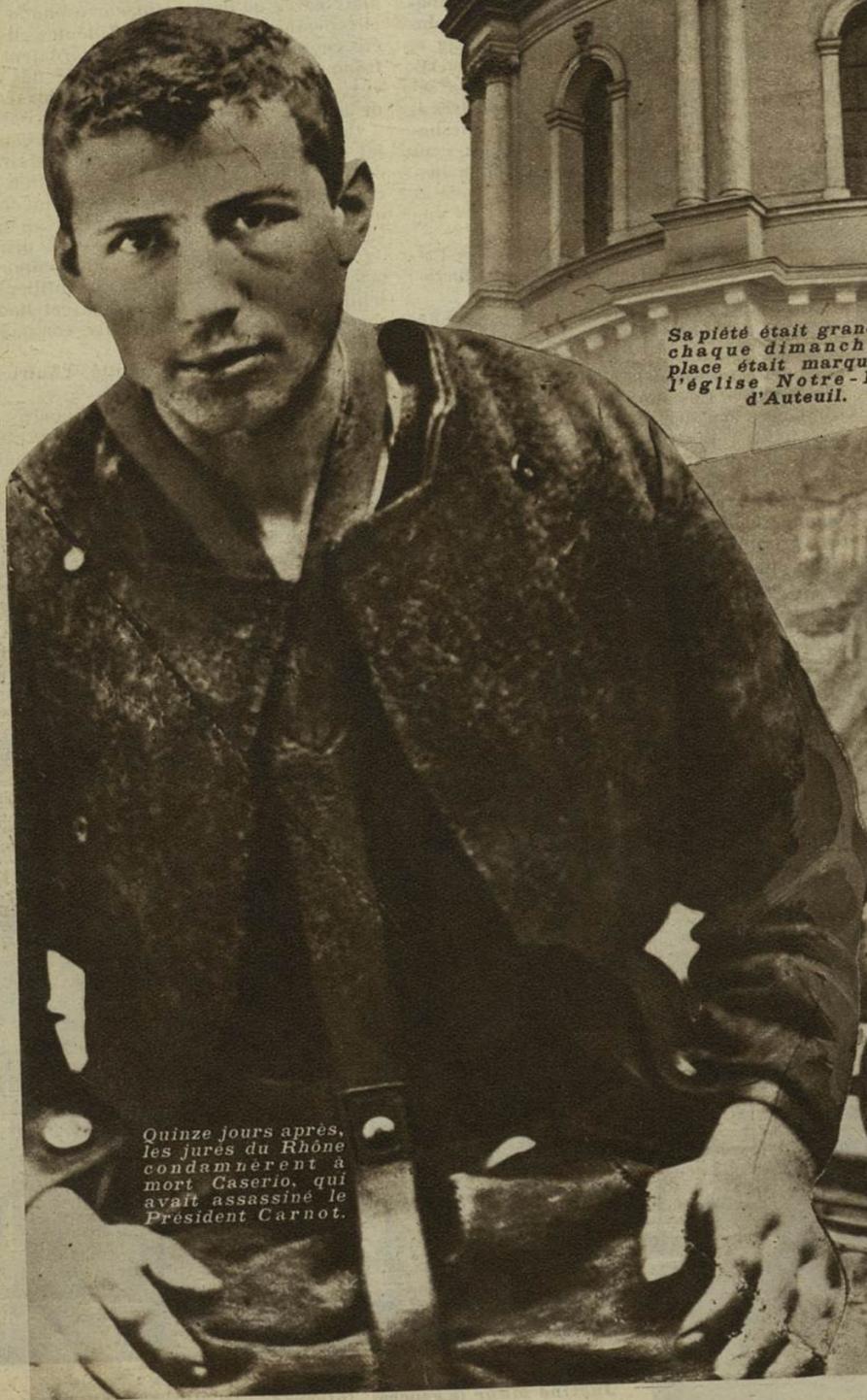
(A suivre.)

UN TÉMOIN.

(Copyright by Detective.)



Sa piété était grande et, chaque dimanche, sa place était marquée en l'église Notre-Dame d'Auteuil.



Quinze jours après, les jurés du Rhône condamnèrent à mort Caserio, qui avait assassiné le Président Carnot.

Ayant savonné les bois et graissé le fourgon, les Deibler quittèrent furtivement Paris.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 33.102 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 33.106 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 33.112 : Carrières administratives.

Broch. 33.119 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 33.124 : Emplois réservés.

Broch. 33.130 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 33.136 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 33.142 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 33.148 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 33.156 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 33.160 : Marine marchande.

Broch. 33.166 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 33.174 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 33.180 : Métiers de la Couture, de la Mode et de la Coupe (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).

Broch. 33.186 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 33.190 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photogr., prise de vues et prise de sons.

Broch. 33.196 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour
12 versements mensuels de 25^{fr}
notre
MONTRE BRACELET
DAME en OR Qualité parfaite
Garantie 5 ans sur facture
Au Comptant : 275 frs
Catalogue général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR REAUMUR
78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

LE DESTIN A SES COMPLEXITÉS

Si vous êtes heureux, cherchez à conserver votre BONHEUR. Ayant difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, Mme PAULETTE D'ALBY transmet les épreuves ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté.

SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE
3, R.de l'Isly, PARIS (Gare St-Lazare). Europe 41-56.

VOTRE AVENIR DÉVOILÉ

Une mystérieuse et célèbre voyante astrologue est actuellement à Paris. Ses révélations sont extraordinaires. Elle guide, conseille et dévoile TOUT. Facilité aussi amour, mariage. Ecrivez-lui de suite avec v. date de nais., prén. et 5 fr. Adresse : Mme AS. BUICK, 11 r. Sauval, PARIS (1^{er}).

AVENIR

Mme Fl. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facile mariage d'après prénoms. De 2 à 6 h., même dimanches ; et par corresp. (env. date nais. et mand. 20 fr. 50).

LA CÉLÈBRE VOYANTE MAINA JUAN

Connait toutes les sciences occultes. Voit tout. Renseigne sur tout. Son talent naturel la fait rechercher par toute personne désirent lever le voile de l'existence, comm. et approuva destinée. Une consult. suffit pour être émerveillé!... T. les jours, 55, bd Sébastopol, Paris, et p. cor. dep. 20 fr.

M^{me} de THELES

CÉLÈBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j., lun. exc.). 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

M^{me} LEBERTON

TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

VOYANTE

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. Thérèse GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

JABAMIAH

Tarots Bohémiens, selon le Rite Antique. Précise les dates. Reçoit de 2 à 7 heures, depuis 15 francs 47, rue Tour-d'Arvergne (angle rue des Martyrs). Entrée par magasin mauve (Métro Pigalle).

JANE PHONG

Célèbre astrol. v. dira v. avenir. Amour, Santé, Affaires. Env. 10 francs. Ecrire 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e). Prén. date de nais.

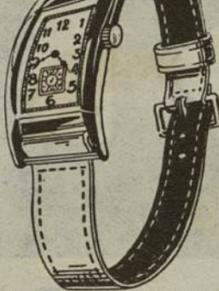
IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en cliquant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait venir gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

MONTRE - BRACELET

POUR HOMMES
Marque UTILIA
en PLAQUÉ OR LAMINÉ
Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet



L'élégance de sa ligne CAMBREE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

CRÉATION et MODÈLE Exclusif MOUVEMENT A ANCRE empierré de 15 Rubis, Balancier compensé, à n. magnétique, Ellipse saphir Spiral BRÉGUET Haute précision. Chiffres reliefs. Petit Cadran de Secondes. Bracelet cuir veau.

Indispensable à tous SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTREMAÎTRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la MONTRE-BRACELET un SUPERBE STYLO-MINE en Argent Système Breveté Indérégable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'adresser le BRACELET-MONTRE en PLAQUÉ OR laminé avec sa prime au prix de 295 frs que je paierai à raison de 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encasement.

Nom et prénoms _____
Rue _____ Signature _____
Ville _____
Département _____

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X^e

LE CHRONOMÈTRE "UTILIA"

vous fera le Maître de l'heure et vous aurez à la fois un Chronomètre de haute précision et un bijou d'une élégance supérieure.

Boîtier en PLAQUÉ OR, Forme extra-plate

Invariable
Garanti 5 ans

15 à 16 MOIS DE CRÉDIT
20 fr. par mois



Aussi beau, Aussi brillant et plus solide qu'un Chronomètre en OR

PRIME GRATUITE Une CHAÎNE en PLAQUÉ OR Fixe

Diamètre de la montre 4 cm. 1/2

Son MOUVEMENT

Avec échappement à ancre, ligne droite, double plateau, levées visibles et ellipses en rubis empierré de 15 rubis fins, balancier compensateur, véritable Spiral Bréguet, donne un réglage de haute précision insensible aux changements de position et aux variations de température. Il est accompagné de son Bulletin de Marche et de Réglage garantis et sort d'une des PREMIÈRES Manufactures d'Horlogeries Spécialisées.

IL EST GARANTI 10 ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques.

Son BOÎTIER

n'est pas en Acier qui blanchit et qui rouille. Il n'est pas en Argent qui jaunit et noircit. Il n'est pas en Or, car, en prix abordables, il serait trop mince, trop faible et incapable de se maintenir intact durant des années et en boîte solide et massive, il serait d'un prix trop élevé. INALTERABLE comme l'OR, aussi résistant qu'une boîte d'or de 1500 frs, il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'OR pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en PLAQUÉ OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2fr. 50 le gramme, c'est-à-dire 10 FOIS PLUS que l'ARGENT.

Livrable immédiatement aux conditions du Bulletin ci-dessous

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné déclare acheter un CHRONOMÈTRE "UTILIA", boîtier PLAQUÉ OR laminé, au prix de 315 frs que je paierai 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 295 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encasement. Cette commande me donne droit à la Prime gratuite d'une CHAÎNE en plaqué or.

Nom et prénoms _____
Rue _____ N° _____
Ville _____
Département _____

Le _____ 193 _____ Signature _____

Vente directe du fabricant aux particuliers

Prix franco de douane. Fr. 40.- Fr. 37.- Fr. 30.- affranchir 1.50
100,000 clients par an — 20,000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

ÉCRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif. G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

ÉCRITURES chez soi. Ecrire A. F., B. P., 40, SAINT-DENIS. (Joindre timbre.)

Chez soi écritures. B. gain, sér. et fac. S. HU, Saint-Pol (P.-de-C.), Serv. 32.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sex. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

CHEZ SOI, écritures. Loyauté garantie. Preuves gain. MUREAU, Serv. E, Offranville (S.-I.)

VENTE RÉCLAME

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb. Fabrique L. D. ERVICT, Rue Amélot, Paris

PROCHAIN CONCOURS

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

FRANCE DÉTECTIVE

Dirigé par ex-Inspecteur Sûreté (diplômé). Enquêtes, Recherches, Preuves à Divorce, Missions délicates. Prix modérés. — 28, rue Saint-Lazare, Paris (IX^e). — Trinité 27-37.

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

5.000 PHONOS GRATIS

distribués aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacez les tirets par des lettres, de façon à obtenir 3 mois de l'année, et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtiendrez un 4^e mois. Lequel? Découpez ce bon et adressez-le directement à Phonos ANGELUS, 22, rue des 4-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

Achetez chaque JEUDI : Le Numéro 0,50

LE CRI SPORTIF



Journal gai satirique vivant.

COLIQUES HEPATIQUES GUÉRIES

Calculs biliaires expulsés en 2 jours, chez soi, sans opération, sans douleur. A tous ceux réellement atteints nous envoyons gratuitement un livre explicatif av. de nombreuses attestations. Labor. LEHNING, 16, r. Haute-Pierre, Metz (Mos.).

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 170

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

28 Janvier 1932

DÉTECTIVE

Le nid des pillards



Cernés dans leurs repaires inaccessibles, les derniers bandits berbères viennent d'être réduits par l'occupation du Tafilalet.

(Lire, pages 8 et 9, le saisissant reportage de notre collaborateur Paul Bringuier.)

AU SOMMAIRE | Le secret du bagnard, par Marius Larique. — Usines du Malheur, la vie et la mort d'une fille perdue, par le docteur Henri Drouin. —
DE CE NUMÉRO | Fatale rencontre, par M. Lecoq. — Au rendez-vous des « Veuves », par N. Tassin. — La vie secrète du bourreau, par un témoin.